

HISTOIRE DES MODES FRANÇAISES.

DOUZIÈME ARTICLE.

RÈGNE DE LOUIS XVI (Suite).

En 1781, les *lévites* furent imitées, suivant les *Mémoires* de Bachaumont, « de ces robes majestueuses des enfants de la tribu consacrée à la garde de l'arche. » La comtesse de Jaucourt parut, le 2 juin, au Luxembourg avec une *lévite* à *queue de singe*, longue et tortillée. Les croix à la *Jeannette* datent de l'année 1782. Au commencement de 1783, Marie-Antoinette mit à la mode une vieille chanson qu'elle avait entendue. Toutes les voix estropièrent l'air de *Marlborough*; tous les couplets satiriques furent sur l'air de *Marlborough*; tout le monde se vêtit à la *Marlborough*. Il fallut fréter un paquebot pour expédier en Angleterre les ajustements à la *Marlborough*, demandés par la petite-fille du maréchal de ce nom, à mademoiselle Rose Bertin, marchande de modes de Marie-Antoinette. « Depuis la chanson, écrivait Bachaumont, *Marlborough* est devenu le héros de toutes les modes; tout se fait aujourd'hui à la *Marlborough*. Il y a des rubans, des coiffures, des gilets, mais surtout des *chapeaux* à la *Marlborough*, et l'on voit toutes les femmes aller dans les rues, aux promenades, aux spectacles, affublées de ce grotesque couvre-chef, sous lequel elles se plaisent à enterrer leurs charmes, tant la nouveauté a d'empire sur elles. »

À la suite des ballons, inventés au mois de juillet 1783, vinrent les modes au *ballon*, à la *Montgolfier*, au *globe de Robert*, au *globe de Paphos*, au *ballon de la redoute chinoise*. Le succès du *Mariage de Figaro*, représenté le 27 avril 1784, inaugura les modes à la *Chérubin*, les *justes* à

la *Suzanne*, au *Figaro* parvenu. D'autres pièces en vogue enfantèrent les bonnets à la *Basile*, à la *Tarare*, à la *Randan* ou aux *Amours de Bayard*, à la *Caravane*, à la *Veuve du Malabar*, à la *Brouette du vinaigrier*. Au mois d'octobre 1784, la caisse d'escompte ayant suspendu ses paiements, on confectionna des chapeaux à la *caisse d'escompte*, c'est-à-dire *sans fonds*. Vers ce temps parurent les robes à la *turque*, à la *musulmane*, à la *czarine*; les étoffes *espagnolettes*, *musulmanes*, *circassiennes*; les *fourreaux* à l'*Agnès*, les *chemises* à la *Jésus*. À la fin de l'année, la *harpie* éclipsa brusquement toutes les autres modes. On avait, disait-on, trouvé au Chili un monstre ayant deux cornes, des ailes de chauve-souris, des cheveux, et une figure humaine. Le portrait en fut gravé, et chacun se vêtit à la *harpie*. Hoffmann, rédacteur des *Petites Affiches*, dit alors, peu galamment :

À la harpie on va tout faire,
Rubans, lévites et bonnets;
Mesdames, votre goût s'éclaire;
Vous quittez les colifichets,
Pour des habits de caractère.

Un anonyme répondit à cette sanglante épigramme :

La harpie est un mauvais choix;
Passons sur ce léger caprice;
Mais dans ses modes quelquefois
Le sexe se rend mieux justice
En suivant de plus dignes lois.
Mesdames, j'ai vu sur vos têtes
Les attributs de nos guerriers;
On peut bien porter leurs lauriers,
Quand on fait comme eux des conquêtes.

En 1785, les paniers se rétrécirent

brusquement. Mademoiselle Clairon, la Rachel du dix-huitième siècle, opéra une révolution en osant jouer sans panier Zaïre et Chimène. Les paniers furent remplacés par les *jupons grossis*, les *bouffantes*, les *jupons ébaubis* et les *tournures de Paris*. On donnait à cette dernière mode un autre nom que nous n'osons écrire, mais que madame de Genlis a consigné dans ses mémoires.

Des *polonaises* à jupes courtes, naquirent, en 1786, les *casaquins* appelés *caracos*. Aux *caracos zélandais* succédèrent les *caracos à la Cauchoise* ou à l'innocence reconnue, en l'honneur de Marie-Françoise-Victoire Salmon, acquittée d'une accusation d'empoisonnement, sur la plaidoirie de M^e Cauchois. Ces caracos étaient de *pékin* lilas, garnis de collets, de revers et de parements vert-pomme, et boutonnés avec des boutons de nacre.

Marie-Antoinette sacrifia ses cheveux à la suite d'une couche, et la *chevelure à l'enfant* régna sur les ruines des hautes coiffures. On la couvrait, en 1786, du *chapeau-bonnette*, l'un des plus singuliers qu'ait imaginés le mauvais goût. La partie supérieure avait exactement la forme d'un pain de munition, et les bords, plissés en larges tuyaux aplatis sur les tempes, s'allongeaient en auvent sur le front et sur la nuque, que surmontaient des plumes et des fleurs nouées avec un ruban à l'*arc-en-ciel*. Les hommes avaient des chapeaux à la *hollandaise*, à l'*anglo-américaine*, à la *jokey*, à l'*andromane*, à l'*indépendant*; leurs cheveux tressés, bouclés, mis en queue ou nattés à la *Panurge*, étaient toujours surchargés de poudre et de pommade. La poudre régnait sur toutes les classes: clercs de procureurs, domestiques, cuisiniers, marmitons, étagaient leurs boucles et dressaient leurs toupets poudrés. On trouvait cela naturel, et l'auteur

du *Mode français*, Jean-François Sobry, dit gravement: « L'usage de la poudre dans la chevelure tient autant à la bien-séance qu'à la commodité, et il a été regardé comme de première nécessité chez tous les peuples policés. »

Les élégants faisaient broder sur leurs gilets des chasses, des vendanges, des pastorales, des régiments de cavalerie, des caricatures, des scènes de la *Folle par amour*, ou de *Richard Cœur-de-lion*. Les boutons, de deux pouces de diamètre au moins, contenaient sous verre: des miniatures, les portraits des douze Césars, des statues antiques, les métamorphoses d'Ovide, des rébus, des chiffres entrelacés et même des collections de fleurs ou d'insectes.

L'art, comme l'a dit un poète contemporain,

Enseignait à Ch'loris à devenir moins belle.

Peu de temps avant la prise de la Bastille, une métamorphose soudaine s'opéra. Les hommes endossèrent le sévère habit noir avec le *claque*; les femmes se contentèrent de chapeaux de paille et de fichus unis. Longtemps les Anglais nous avaient copiés, et pendant l'administration de Colbert, les colifichets, les folies et les frivolités du luxe français, coûtaient annuellement à la Grande-Bretagne cinq à six milliards de livres sterling. A notre tour, nous prîmes pour modèles les Anglais, leurs fracs, leurs chapeaux ronds, leurs épées à poignées d'acier; leurs *riding-coats* à triples collets. Les femmes se coiffaient de chapeaux à l'*anglaise* et à la *jockey*; elles mettaient des robes à l'*anglaise*, de popeline, de moire, de tulle ou de linon d'Angleterre; elles vendaient leurs diamants pour acheter des petits grains d'acier et des verroteries anglaises.

ÉMILE DE LA BÉDOLLIÈRE.

REVUE LITTÉRAIRE.

Précis de l'Histoire de la Rochelle, par A. Gautier. Prix 2 fr. A la Rochelle, imprimerie de Mareschal, rue de l'Escale, 20.

« Nous allons décrire cette ville si longtemps fameuse, que son commerce de pelleteries de l'Amérique Septentrionale a rendue si florissante ; dont la marine a produit de si grands hommes de mer ; d'où sont sortis en partie ces terribles aventuriers connus sous le nom de s'ibustiers, dont les exploits ont, pendant plus d'un demi-siècle, porté la terreur dans les établissements du nouveau monde ; ce redoutable boulevard de la France, convoité par les Anglais, origine et cause de tant de guerres ; cette place d'armes signalée par tant de séditions et que les discordes religieuses ont si souvent couverte de cendres et de sang ; ces murailles où l'airain des armées a gravé le despotisme de Richelieu et l'insensibilité de Louis XIII ; cette ville enfin où durant un si grand nombre d'années le génie républicain et l'esprit de démocratie portés au plus haut point, enfantèrent tant d'actes héroïques et attirèrent sur la cité tant de maux irréparables. »

Après avoir laissé parler l'auteur, je vais, mesdemoiselles, choisir dans son livre si complet et si intéressant ce qui pourra le plus vous amuser et vous instruire.

Le terrain situé entre la Charente et la Sèvre, ravagé par la mer durant les tempêtes et arrosé d'eaux croupissantes qui empoisonnaient l'air, n'excita pas la conquête des Romains. Vers le cinquième siècle, un reste d'Alains et de Visigoths vin-

rent s'y établir ; ils cherchaient un refuge contre la poursuite d'Egidias et de Childéric. Ces fuyitifs donnèrent leur nom à leur nouvelle patrie, qui fut appelée *Pagus Alanensis* et dans la suite *Alnisium*, *Aunisium*, puis *Aunis*, nom que conserva jusqu'en 1790 la province dont la Rochelle devint la capitale.

Ce fut en 961 que ce nom apparut pour la première fois dans les annales historiques. Les irruptions des Normands ayant forcé les habitants à se construire sur le bord de la mer un château fort, il se trouva peu à peu entouré d'habitations qu'il protégeait, et devint le berceau d'une ville à laquelle sa situation sur un roc de pierre tendre fit nommer *la Rochelle*.

Cette ville, dès son origine, eut pour maîtres des seigneurs qui se reconnaissaient obligés de rendre foi et hommage aux ducs de Guyenne. En 1153, Louis VII ayant répudié Aliénor, fille de Guillaume X, cette princesse, qui avait apporté en dot le duché de Guyenne, le donna à son nouvel époux, Henri II, roi d'Angleterre. Ce roi ambitieux appréciant ce que valait la Rochelle comme point militaire et comme centre d'un grand commerce, il en déposésda le duc Elbe de Mauléon, octroya une chartre aux habitants, érigea leur ville en commune, leur permit de l'entourer de murailles et de fossés, d'être jugés par leurs pairs, et reconnut pour valable la disposition des testateurs qui se seraient confessés au moment de leur mort ; quant aux autres, il laissait leur succession à la discrétion des parents, afin qu'ils la départissent en aumônes pour le repos de l'âme des défunts.

Profitant de ses privilèges et de l'extension que recevait son commerce, la Rochelle devint extrêmement riche. On raconte qu'un des négociants de cette ville, Alexandre Auffrédy, ayant équipé dix navires, les avait envoyés trafiquer dans la Méditerranée. Comme ils ne revenaient pas, on crut que les dix bâtiments avaient péri dans un naufrage ou qu'ils étaient devenus la proie des pirates; Auffrédy éprouva des banqueroutes, perdit son crédit, et tomba dans la misère. Abandonné de ses parents, de ses amis, il en était réduit pour vivre à exercer le métier de portefaix, lorsqu'un jour qu'il travaillait sur le port il vit rentrer ses dix navires chargés de riches cargaisons. Son facteur, dans le but de doubler les profits par des exportations réitérées, était resté à faire le cabotage sur les côtes. Cette fortune inespérée donnait au négociant les moyens de se venger de ses concitoyens... il aimait mieux l'employer à leur être utile : il fonda un hôpital, qu'il dota richement; et ce monument porte encore de nos jours le nom d'*Hôpital militaire d'Auffrédy*.

La Rochelle, bien que ville commerçante, eut cependant beaucoup à souffrir de la guerre. En 1224, elle soutenait un siège contre Louis VIII, lorsque Savary de Mauléon, qui commandait la place pour Henri II, roi d'Angleterre, livra la ville à la discrétion du roi de France; mais après la fatale journée de Poitiers, la Rochelle passa une seconde fois sous la domination anglaise : « *Nous ne serons Anglais que des lèvres*, disaient les Rochellais, *nos cœurs ne s'en mouvront.* » Enfin en 1360, sous Charles V, les Rochellais ayant surpris la garnison anglaise, envoyèrent des députés à du Guesclin pour lui offrir de se ranger du côté du roi de France. Charles V fut si reconnaissant de cette conduite, qu'il ordonna que la Rochelle serait unie et annexée au domaine de la couronne sans en pouvoir jamais être séparée; déclara que, dans la suite, la charge de maire et d'échevin de la commune anoblirait, et

que cette noblesse serait transmissible aux enfants.

Mais sous François I^{er} la Rochelle s'étant révoltée contre l'établissement de la gabelle, le roi s'avancait pour punir la ville, lorsque mieux conseillés, les habitants lui envoyèrent des députés chargés de lui offrir leur soumission.

Arrivé à la Rochelle, après avoir fait assembler son conseil et avoir reçu l'expression du repentir des coupables, François I^{er} leur dit : « Ces impôts, dont vous vous plaignez, » sont nécessités par la guerre, et des Français dignes de ce nom doivent leur vie et leurs biens au service de la patrie; amis, » continua-t-il, car amis vous puis-je appeler maintenant que vous reconnaissez votre » faute, je sais que vous êtes enfants d'excellents pères dont la fidélité a été éprouvée par nos prédécesseurs; jusqu'ici vous » m'avez été si bons et si loyaux sujets, que » j'aime mieux oublier ce méfait récent » que vos vieux et anciens bienfaits; et il » convient aussi peu à vos coutumes précédentes de désobéir, qu'à ma nature de » ne pas vous pardonner aujourd'hui. »

En 1546, lorsque l'hérésie de Calvin se répandit en France, la Rochelle devint la métropole et le rempart de la nouvelle réforme; les guerres de religion furent terribles dans la Saintonge, l'Aunis et la Rochelle. En 1573, cette ville soutint un siège qui finit par un traité tout à l'avantage des réformés. Ce siège coûta au roi des sommes immenses et 22,000 de ses plus braves soldats. Enfin, sous Louis XIII, Richelieu résolut d'abattre cette forteresse du protestantisme. Il cerna la ville, fit élever une digue qui défendait aux vaisseaux l'entrée du port, et bientôt la famine attaqua la Rochelle. Les habitants n'avaient plus de pain, plus de coquillages. On mangea d'abord les chevaux, puis les chiens, les chats, les rats et les souris; ensuite le maroquin, le cuir, le parchemin réduits en pâte. On broya des os, des coquilles de noix et des ardoises pour en faire une substance farineuse.

Quelques-uns déterraient les morts pour les disputer aux vers. Une femme était morte en se rongean les bras... Le siège avait duré treize mois, lorsque les Rochellais eurent recours à la clémence du roi, qui leur accorda la liberté de leur culte, mais ordonna que leurs fortifications seraient démolies.

Avant que Louis XIII n'entrât dans la Rochelle, on en avait enterré les morts; hélas! les vivants n'étaient guère moins horribles à voir! leurs os perçaient leur peau, leurs vêtements devenus trop larges étaient retenus autour d'eux par une corde, le moindre contact les blessait, et leur faisait jeter des cris perçants. Le roi en les voyant versa des larmes. Il était suivi de chariots remplis de pains et d'autres comestibles qui leur furent aussitôt distribués.

Depuis longtemps, les Rochellais, catho-

liques ou protestants, ne songeaient plus qu'à agrandir leurs relations commerciales, lorsqu'en 1685 un coup funeste fut porté à leur prospérité: la révocation de l'édit de Nantes fit perdre à cette ville, par l'émigration, trois mille de ses habitants, qui allèrent porter à l'étranger leur fortune et leur industrie.

Maintenant la Rochelle est une forte et riche ville qui a un port, un havre, des bains de mer, de vieilles églises, des fontaines, de jolies promenades, et ses habitants jouissent des bienfaits, que depuis 1830, la paix a répandus sur notre belle France.

Le livre de M. Gautiern'est pas seulement une œuvre consciencieuse, mesdemoiselles, c'est encore une bonne œuvre, car le produit en est destiné aux pauvres de la Rochelle.

M^{me} J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Vienna, september 26, 1716.

« It is not from Austria that one can write with vivacity, and I am already infected with the phlegm of the country. Even their amours and their quarrels are carried on with a surprising temper, and they are never lively but upon points of ceremony. There, I own, they shew all their passions; and 'tis not long since two coaches meeting in a narrow street at night, the ladies in them, not being able to adjust the ceremonial of which should go back, sat there with equal gallantry till two in the morning, and were both so fully determined to die upon the spot, rather than yield in a point of that importance, that the street would never had been cleared till their deaths, if the emperor had not sent his guards to part them, and even then they refused to stir till the expedient could be found out of taking them both out in chairs, exactly at the same moment. After ladies were agreed, it was with soem difficulty, that the pass was decided between the two coachmen, no less tenacious of their rank than the ladies. »

Milady MONTAGUE.

Vienne, le 26 septembre 1716.

« Ce n'est pas d'Autriche que l'on peut écrire avec vivacité, et je suis déjà atteinte du flegme du pays, même dans leurs amours et dans leurs querelles ils apportent un sang-froid surprenant, et jamais ne sont plus animés que sur les points du cérémonial. Là, je l'avoue, ils montrent toute leur passion. Il n'y a pas longtemps, dans une rue étroite, à la nuit, deux carrosses s'étant rencontrés, les dames qui étaient dans ces carrosses ne pouvant ajuster le cérémonial et décider laquelle des deux reculerait, restèrent là avec une égale intrépidité jusqu'à deux heures du matin; elles étaient l'une et l'autre si entièrement déterminées à mourir sur la place plutôt que de céder en un point de cette importance, que la rue n'eût été libre qu'à leur mort, si l'empereur n'avait envoyé ses gardes pour les faire partir; même alors elles refusèrent jusqu'à ce qu'on eût trouvé le moyen de les mettre chacune en même temps dans une chaise à porteurs et de les faire partir toutes les deux au même moment. Après que les dames eurent été mises d'accord, les deux cochers se montrèrent aussi jaloux de leur rang que leurs maîtresses, et ce ne fut pas sans difficultés que l'on décida lequel des deux prendrait le pas sur l'autre. »

M^{me} J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

LA TOUR DE HAUTE-ROCHE.

Le 26 du mois d'août de l'année 1833, un fiacre sortait de la cour d'un pensionnat situé dans le faubourg du Roule, quelques heures après la distribution des prix, qui venait de s'y faire avec la solennité accoutumée. Deux dames étaient assises au fond de la voiture ; des cartons et quelques paquets, déposés sur la banquette du devant, faisaient supposer que la plus jeune, qui paraissait avoir dix-sept ou dix-huit ans, venait de terminer son éducation et allait rentrer dans sa famille.

Madame Durmond, veuve d'un officier supérieur français, n'avait abandonné la Péninsule que plusieurs années après son mariage. Sa physionomie, d'un style tout à fait méridional, conservait encore des restes de beauté, malgré ses quarante ans ; mais elle n'y songeait guère : elle était mère, et s'était abdicquée elle-même pour s'occuper uniquement de développer les vertus et les talents de sa fille bien-aimée. Carmen, tel était le nom de baptême qu'avait donné à mademoiselle Durmond une marraine espagnole comme elle, remarqua bientôt que leur voiture ne suivait pas le chemin qu'elle eût dû naturellement prendre pour les conduire au petit appartement que sa mère occupait depuis trois ans dans une des rues les plus modestes du faubourg Saint-Germain. Madame Durmond, qui habitait ordinairement la province, dans la famille de son mari, avait voulu suivre sa fille à Paris et passer près d'elle ces trois années qu'elle jugeait nécessaires au complément de son éducation ; elle s'était donc séparée d'une belle-sœur dans laquelle elle avait trouvé une amie véritable, et de neveux qu'elle aimait comme s'ils eussent été ses propres enfants. Certes, c'était un sa-

crifice pour elle, habituée aux joies de la famille et à la sécurité qu'on trouve toujours parmi les siens ; mais madame Durmond ne comprenait pas son devoir à demi, et le système d'immolation personnelle qui avait dirigé toutes les actions de sa vie, était devenu une seconde nature à laquelle elle obéissait aveuglément.

« Mais, chère maman, dit Carmen après avoir jeté un nouveau coup d'œil par la portière, où donc allons-nous ainsi ?

— Rue Montmartre, ma chère enfant.

— Et qu'y faire ? demanda-t-elle très-étonnée.

— Mais tout simplement prendre la diligence qui part à quatre heures.

— C'est quitter Paris bien vite ! dit Carmen d'un ton où perçait le regret et presque le chagrin ; il me semble que j'aurais voulu le bien voir encore une fois avant de le quitter pour toujours...

— Était-ce donc afin de le regretter plus encore, que tu souhaitais mieux connaître Paris ? demanda la mère, attentive à sonder toutes les impressions de l'âme de son enfant.

— Je n'en sais rien, répondit la jeune fille ; mais partir me cause toujours une sorte d'inquiétude. Enfin, dis-moi, du moins, chère maman, vers quel lieu nous nous dirigeons.

— Est-il bien vrai que tu ne l'aies pas deviné ? » dit madame Durmond, presque affligée de ce que le cœur de sa fille ne l'éclairait pas.

Carmen attacha sur sa mère de grands yeux d'un noir de velours, dont le regard, d'une douceur enchanteresse, avait en même temps quelque chose d'incisif et de pénétrant.

« Voyons, madame, dit-elle en plaisantant avec sa mère, comme si c'eût été sa sœur aînée, tournez un peu vers moi ce visage que j'aime, afin que j'y lise la vérité. »

Madame Durmond sourit à sa fille, qui s'écria : « Voilà un sourire qui a l'expression du bonheur... Nous allons retrouver ma bonne tante ! »

— Cela est vrai ; nous serons près d'elle demain. Et ne t'en réjouis-tu pas comme moi, chère Carmen ? N'auras-tu pas du plaisir à revoir cette jolie Denise qui t'amusait tant ? et son frère, si bon, si complaisant lorsqu'il voulait bien partager les jeux de deux petites filles exigeantes et capricieuses comme vous l'étiez alors toutes les deux ?

— Louis a donc terminé ses études en Belgique ? demanda Carmen.

— Oui, mon enfant ; il s'est réuni à sa famille, et se fixe pour toujours en France.

— Ainsi, dit la jeune fille après avoir calculé tout bas et rapproché les époques, mon cousin a passé dans cette usine des environs de Liège juste le même temps que j'ai consacré à mon éducation ?

— Oui, ma fille ; et ce temps a été bien employé des deux côtés, je l'espère ; cependant, mieux encore par Louis, car il ne s'est pas contenté d'apprendre, et les économies qu'il a faites pendant ces trois ans, jointes à la petite fortune qu'il tient de son père, lui ont permis de monter à son retour une fabrique de clous, dans le département des Ardennes. Ma belle-sœur est enchantée : sa vie, la nôtre aussi, peut-être, vont s'écouler là bien paisibles, au milieu d'affections sûres et éprouvées.

— Mon cousin a choisi là un genre d'industrie qui me paraît peu...

— Peu poétique, peut-être, dit en souriant madame Durmond. Pauvre enfant ! tu ne sais pas encore que tout travail qui procure l'indépendance et permet de conserver le respect de soi-même, possède la seule poésie possible à l'époque où nous vivons. »

Carmen ne répondit rien à cette observation ; peut-être ne l'avait-elle pas convaincue.

La domestique de madame Durmond était dans la cour de la diligence, ainsi que les bagages, et, maîtresses et servante se mirent bientôt en route. Le lendemain, vers neuf heures, les voyageuses arrivèrent à Charleville, où M. Louis Durmond attendait sa tante et sa cousine, qu'il ramena dans son char-à-bancs jusqu'à la Pierreuse, c'était le nom de sa fabrique, placée à environ deux lieues de Morfontaine, dans un pays où ce genre d'industrie est très-commun. Sa mère et sa sœur accoururent au-devant de madame Durmond et de sa fille avec un empressement, une joie qui disaient assez aux voyageuses combien elles étaient impatientement attendues.

Pour faire connaissance avec cette famille, nous allons laisser Carmen, dans une lettre qu'elle écrivait à une de ses compagnes de pension, peindre chacun de ses membres, non pas tels qu'ils étaient, sans doute, mais du moins tels qu'elle les voyait : ce sera la manière la plus sûre de nous immiscer à ses sentiments secrets.

La Pierreuse, 15 septembre.

« Ma mère prétend, ma chère Pauline, que dans ce monde les choses ne vont jamais ni si bien qu'on l'espère, ni si mal qu'on le craint ; ce qu'il y a de certain, ma bonne amie, c'est que les vœux auxquels on se livre dans le secret de sa pensée ne sont pas toujours exaucés. Tu le sais, je comptais passer à Paris avec ma mère l'automne et peut-être une partie de l'hiver ; je m'y étais déjà arrangé une vie selon mes goûts, c'est-à-dire demi-studieuse et demi-mondaine, mais dans laquelle la liberté de rêver à mon aise me serait du moins accordée. Eh bien ! le jour même de ma sortie de pension je pars pour la province et je viens habiter au milieu d'une famille bonne, unie, affectueuse, mais dont chaque membre se croit en droit

de disposer si complètement de moi, de mon temps et de mes occupations, qu'il ne me reste pas une minute pour me rendre compte des impressions qui m'agitent; il m'est impossible, par exemple, de savoir au juste si je suis heureuse ou malheureuse; mais ce qu'il y a de certain, c'est que mon malheur ou mon bonheur présent ne se trouve pas du tout dans le programme que j'avais eu l'admirable précaution de si bien arrêter d'avance.

» Une chose m'enchantait pourtant ici : c'est la félicité dont paraît jouir ma mère. Tout lui plaît et la contente; elle est radieuse et s'intéresse de bonne foi à des détails d'industrie et de fabrication que je ne comprends même pas. Son amitié pour ma tante, sa tendresse pour mon cousin Louis et pour sa sœur, lui font paraître la Pierreuse un véritable paradis terrestre.

» La fabrique de mon cousin, d'une construction toute récente, a été, pour la plus grande facilité de l'exportation, m'a-t-on dit, bâtie sur le bord du grand chemin. Je t'assure, ma chère Pauline, qu'elle me paraîtrait beaucoup plus agréablement située au milieu d'un beau bois que je découvre de la fenêtre de ma chambre à coucher.

» Nous vivons ici fort retirés, mais tous ensemble, trop peut-être, je te l'ai déjà fait entendre; cependant, il y a des instants où je trouve un véritable plaisir à causer avec ma famille : le soir, par exemple, quand Louis vient se réunir à nous, la conversation prend presque toujours une tournure intéressante et instructive. Louis a passé plusieurs années en Belgique, employé dans l'un des plus beaux établissements de métallurgie. Il aime les sciences naturelles, l'économie politique, le commerce; et quand il se livre, pour sa fabrique, à quelques plans d'améliorations qu'il doit tourner à son profit et être en même temps avantageux aux ouvriers qu'il occupe et qui forment à eux seuls presque toute la population du petit village situé à un quart de lieue de la Pierreuse, j'écoute alors avec

une attention qui paraît faire un grand plaisir à ma mère et à mon cousin.

» Il y a peu de monde à voir ici; les maisons de campagne y sont rares et trop éloignées pour y entretenir des relations fréquentes. Denise aimerait la danse et les réunions; mais comme elle est douée du plus charmant caractère, elle se contente, faute de mieux, de quelques parties de pêche et de courses à cheval, pour lesquelles elle ne réclame jamais en vain la complaisance de son frère. Du reste, mon cousin n'a pas grand mérite à se montrer bon et obligeant pour Denise, ses yeux bleus qui sourient toujours en même temps que ses lèvres roses, sont si jolis !

» Ma tante va, vient dans la maison, veille à tout, et donne ses ordres avec une sérénité, un calme que ne troublent ni les coups de marteaux qui retentissent sans cesse à nos oreilles, quoique les ateliers soient assez éloignés de nous, ni les agaceries de sa fille. Ma tante est le modèle des maîtresses de maison. Mon cousin Louis a vingt-cinq ans depuis hier; les ouvriers et la famille ont célébré cette fête aussi bien que cela leur a été possible : des personnes de Morfontaine sont venues se joindre à nous le soir, et on aurait dansé, m'a dit Denise, si une indisposition subite n'avait retenu chez elle une jeune fille, mademoiselle Marie de Haute-Roche, qui demeure à une demi-lieue de la Pierreuse et devait y venir passer la journée avec son frère. Ces jeunes gens, depuis qu'ils ont perdu leur grand'mère, n'ont jamais voulu se séparer. Tous deux sont arrivés d'Allemagne seulement depuis hier, ce qui m'a empêché de les voir plus tôt. Je suis très-fâchée de ce contre-temps, car le peu que m'a dit Denise du frère et de la sœur excite vivement ma curiosité.

» Adieu, ma chère Pauline; donne-moi de tes nouvelles et de celles de nos amies. »

Le lendemain du jour où la jeune fille écrivait cette missive confidentielle, se trouvait précisément être un dimanche. Tous

les habitants de la Pierreuse se rendirent à Morfontaine pour y entendre la messe. Quand ils entrèrent à l'église, les deux personnes que Carmen désirait tant connaître étaient déjà assises dans leur banc, tout près du chœur. Malgré la sainteté du lieu et la piété sincère dont était animée, la jeune fille, elle ne put s'empêcher de jeter sur ce banc un coup d'œil discret et furtif, qui lui suffit pour être frappée de la tournure élégante et pleine de distinction de mademoiselle de Haute-Roche ; et de son frère. Le recueillement de Carmen ne fut pas aussi profond que d'habitude : elle se sentait émue, agitée ; il lui semblait que cette demoiselle, que son frère même, ne lui étaient pas étrangers ; elle les aimait déjà parce qu'elle admirait l'affection profonde qui les unissait l'un à l'autre.

En sortant de la messe, M. et mademoiselle de Haute-Roche furent rencontrés par la famille sur la petite place qui précède l'église. Après avoir présenté l'une à l'autre mademoiselle de Haute-Roche et sa belle-sœur, la mère de Louis prit la main de sa nièce et dit : « Permettez-moi, mademoiselle, de vous demander votre amitié pour la fille de mon frère, ou plutôt pour ma fille aînée, car nous ne formons qu'une seule et même famille. »

Carmen se sentit troublée, presque mécontente ; elle pensa que sa tante eût mieux fait de ne pas ajouter ces derniers mots, dont l'intention était cependant si bienveillante, elle devinait que deux regards étaient dans ce moment attachés sur elle : celui de son cousin et celui de M. de Haute-Roche. Les jeunes filles firent quelques pas l'une vers l'autre ; elles se regardèrent... puis se sourirent... il avait semblé à chacune d'elles qu'un miroir venait de lui renvoyer son propre caractère ; cette ressemblance les avait en même temps frappées ; elles sentirent qu'elles étaient sœurs par leur organisation morale, et s'aimèrent. La sympathie qui repose sur

les qualités du cœur, n'a besoin que d'un instant pour naître et devenir durable.

Armand de Haute-Roche se conduisit pendant cette courte rencontre en homme qui a reçu et conserve avec soin la tradition des bonnes manières ; mais les siennes avaient cependant une nuance de réserve un peu hautaine qu'il devait moins à l'éducation qu'il avait reçue qu'à la vie exceptionnelle adoptée par lui et sa sœur.

Quand la famille Durmond, de retour à la Pierreuse, se trouva réunie à l'heure du dîner, la conversation tomba tout naturellement sur M. et mademoiselle de Haute-Roche. Denise voulut savoir ce que Carmen pensait de ses nouvelles connaissances.

« Mon opinion ne peut être encore formée que sur l'extérieur de nos voisins, répondit-elle, et celui de mademoiselle de Haute-Roche a tant de distinction et de noblesse, qu'il ne doit y avoir qu'une seule manière de la juger.

— S'il en est ainsi, cousine, dit Louis avec bonhomie, le plaisir que j'avais à recevoir mes voisins va se trouver doublé par la certitude que leur visite vous est agréable.

— Mademoiselle de Haute-Roche m'a toujours paru belle et charmante, dit Denise, mais j'avoue que je ne suis pas complètement à mon aise avec elle ; peut-être la gêne que j'éprouve tient-elle tout simplement aux cinq ou six années qu'elle a de plus que moi.

— Ne serait-il pas plus naturel de croire que sa gravité un peu austère te semble une critique de ton étourderie ? dit en souriant sa mère.

— Quoi qu'il en soit, reprit Denise, je t'assure, Carmen, que je m'arrange encore mieux de l'air un peu sublime de mademoiselle de Haute-Roche que de son château, qui n'est autre chose qu'une vieille tour à moitié démolie, dans laquelle on est parvenu comme par miracle à conserver deux ou trois pièces à peu près ha-

bitables, mais pas complètement à l'abri de la pluie ; et, par les longues soirées d'hiver, quand le vent s'engouffre sous ces toits vermoulus, il doit se jouer des airs d'une mélodie un peu trop lugubre pour les nerfs délicats d'une jeune fille. Tiens, vois-tu, cousine, continua Denise en se rapprochant du poêle, rien que d'y penser, j'en ai froid et peur. Figure-toi la chambre de mademoiselle de Haute-Roche, par exemple : c'est une grande pièce mal éclairée et garnie de vieux meubles recouverts en tapisserie, faite par la femme de quelque croisé, pendant l'absence de son noble époux ; de grands cadres de bois sculpté renferment des portraits dont l'aspect est si sévère, qu'il vous oppresse le cœur. Eh bien, c'est de ce lieu de délices que notre voisine ne se décide à sortir que pour aller à l'église ou pour assister les malades du village ; car elle vient ici bien rarement. »

Ce tableau, que l'imagination de la jolie petite Denise chargeait peut-être de couleurs trop rembrunies, avait vivement intéressé Carmen, elle se rapprocha de sa cousine, et lui demanda si M. Armand avait adopté une vie aussi sédentaire que celle de sa sœur.

« Ah ! pour lui, dit Denise, il se promène, lit, et semble quelquefois très-embarrassé de l'emploi des heures que sa sœur consacre à la prière, au travail et aux bonnes œuvres.

— Pour un homme, au moins, la chasse est une ressource, dans un pays comme celui-ci, reprit madame Durmond.

— Non, non, ma tante, reprit Denise, M. Armand de Haute-Roche ne chasserait que s'il avait une mente et des piqueurs. Mon frère, dans les premières semaines de son installation ici, avait un peu plus de liberté, il prit un jour son fusil, appela son chien, et se dirigea du côté de Haute-Roche, où il proposa à M. Armand de le suivre à la chasse. Demandez à Louis ce que celui-ci lui répondit. »

Madame Durmond se tourna vers son neveu.

« M. de Haute-Roche me remercia poliment, dit Louis ; il consentit à m'accompagner dans le bois ; mais il m'avoua avec un air de découragement qui me fit de la peine, qu'il ne se sentait pas le moindre goût pour cette sorte de délassement, et cependant, quand le chien faisait lever une pièce de gibier, l'œil d'Armand brillait d'une expression de plaisir et d'intelligence qui révélait le chasseur à l'insu de lui-même. Le fait est, continua Louis d'un ton plus sérieux, que l'éducation qu'ont reçue nos jeunes voisins me semble peu propre à assurer leur bonheur, parce qu'elle les rend trop étrangers à tout ce qui les entoure ; élevés par leur aïeule, la marquise de Haute-Roche, ils ont pris de cette dame, qui regrettait le passé et ne rendait pas justice au présent, bien des préjugés et bien des vertus. Ainsi la pauvreté que la sœur supporte si courageusement et sur laquelle sa distinction naturelle a presque su répandre un vernis d'élégance et de grandeur, écrase le frère et détruit en lui toute énergie. Cette tour de Haute-Roche où ils vivent si fiers et si seuls, est, avec une vingtaine de mille francs placés en Allemagne, toute la fortune qui leur est restée, car la splendeur de leur maison s'est, comme tant d'autres, éclipsée dans la tourmente de 93. Convaincu que le travail, une vie active et bien dirigée, ranimeraient en M. de Haute-Roche les facultés qui s'éteignent et finiront par s'éteindre complètement en lui, je lui ai proposé une association, il l'a refusée, et la délicatesse m'a fait une loi de ne pas insister davantage. »

Pendant cette narration, madame Durmond avait pu suivre sur le visage expressif de sa fille toutes les impressions qui se succédaient dans son esprit ; elle la vit émue, intéressée, et se promit de surveiller avec soin les sentiments nouveaux qui

semblaient s'être tout à coup révélés à cette âme jeune et naïve.

C'est demain lundi, ma tante, reprit Louis après quelques instants de silence que chacun remplissait par ses réflexions personnelles, les ouvriers ne resteront que peu de temps aux ateliers: si vous le voulez, nous irons après notre déjeuner faire, avec ma cousine et Denise, une visite à nos voisins, qui nous sauront gré de cette prévenance."

Nous ne suivrons point le développement de l'attachement qui s'établit bientôt entre Marie et Carmen; elles se voyaient aussi souvent que leurs occupations pouvaient le leur permettre. Madame Durmond, inquiète d'abord de voir naître dans le cœur de son enfant des affections en dehors d'une famille où elle eût souhaité qu'elles se concentrassent, avait fini par se rassurer, en remarquant le soin que mettait Armand à éviter de s'associer à l'intimité qui s'était établie entre sa sœur et Carmen; c'est qu'il avait deviné par quelques mots échappés à Denise, l'amour de Louis pour sa cousine, le désir des deux mères d'unir leurs enfants, et quels que fussent les sentiments secrets que lui eût inspirés la beauté de mademoiselle Durmond, ils restaient impénétrables.

Louis était plus clairvoyant que madame Durmond, il aimait trop sa cousine pour ne pas voir ce qui se passait dans son âme et dans celle de leur sauvage voisin. Généreux jusqu'au sacrifice, il en revint à son premier projet d'association, dans le cas où Carmen, après les avoir étudiés tous deux, choisirait Armand comme plus propre à assurer le bonheur de sa vie. Le jeune industriel mit donc tout en œuvre afin de forcer son rival à se mêler aux délassements de la famille, et le plaça dans la nécessité de se montrer impoli ou de se joindre à eux dans une partie de pêche arrangée pour le lendemain. Cette journée de liberté produisit l'effet que Louis en avait attendu. M. de Haute-Roche cessa de fuir la présence de Carmen ;

mais il continua à garder la même réserve. Enfin, décidé à amener la crise qu'il attendait, encouragé d'ailleurs par sa tante et sa mère, qui toutes deux l'en pressaient, Louis consentit à ce que madame Durmond exprimât dans quelques jours à Carmen les vœux et les espérances qu'il formait pour son bonheur. Mais voulant se montrer loyal jusqu'au bout, il emmena le soir même Armand dans son cabinet, et lui parla de ses projets avec franchise, persuadé que la position de fortune d'Armand l'empêchait seule de s'expliquer.

« Merci, mille fois, dit Armand, dont la douleur comprimée se fit jour tout à coup. Vous êtes un noble cœur, Louis, et vous méritez le bonheur qui vous attend. Quels que soient les sentiments que m'inspire votre cousine, ils doivent rester un secret pour elle. Non, mon excellent ami, je ne me marierai jamais, et je refuse vos offres, dont j'apprécie pourtant la générosité; la route que je dois suivre en ce monde est tracée: c'est celle de l'isolement dans lequel marche, en me montrant le chemin, cet ange que Dieu m'a donné pour sœur. » Puis, serrant la main du jeune négociant, qui semblait vouloir insister, il se leva, et sortit le cœur déchiré, mais inébranlable dans sa résolution orgueilleuse.

Depuis quelque temps déjà l'affection que mademoiselle de Haute-Roche portait à son frère, l'avait suffisamment éclairée sur ce qui se passait en lui. Comment pourrait-on voir Carmen et ne pas l'aimer? pensait-elle... En rentrant à la tour, elle fut frappée par l'expression d'amertume et de découragement qu'avait prise la figure d'Armand; elle eût voulu lui tendre la main et pleurer avec lui; mais elle songea que le meilleur moyen de vaincre cette douleur était peut-être de la laisser inavouée, puisqu'elle ne pouvait y apporter aucun remède. Ainsi qu'elle l'avait fait entrevoir à Carmen, avec eux devait s'éteindre cette maison de Haute-Roche, jadis si ri-

che et si puissante. Elle se tut donc et Armand crut que sa sœur, forte de sa résignation, manquait pour lui de sympathie et de pitié. Quand le lendemain, en déjeunant, Marie le prévint qu'elle allait passer la journée au couvent des Clarisses, afin d'y remplir ses devoirs religieux, cette retraite, à laquelle il eût dû s'attendre, puisqu'elle avait lieu tous les ans, à l'époque de certaines fêtes, lui parut cette fois la continuation de ce système de froideur. Vivement blessé par ce départ, il en vint à regarder l'absence de sa sœur comme un véritable soulagement dans l'état d'esprit où il se trouvait.

M. de Haute-Roche souffrait aussi physiquement, son front était tour à tour brûlant ou couvert d'une sueur glacée, des douleurs vagues parcouraient ses membres. Cependant, à l'heure fixée pour le départ de sa sœur, il se leva et déclara que ne la trouvant pas suffisamment accompagnée par la jeune paysanne qui la servait, il voulait les escorter jusqu'à l'endroit où toutes les deux devaient prendre la diligence qui va de Charleville à Givet. Le trajet se fit à pied et en silence; leur préoccupation mutuelle était visible, mais au moment de se séparer, ils sentirent se fondre tout à coup cette glace, dont la contrainte entourait leurs cœurs.

« Tu es bien pâle, Armand, dit Marie

— J'ai un peu froid, répondit le jeune homme, dont les dents claquaient.

— Mais c'est une indisposition sans doute, alors je veux retourner avec toi.

— Non, non, répondit-il vivement, ce n'est rien, un feu de broussailles va dissiper tout cela; sous ce rapport, au moins, chère Marie, nous pouvons nous permettre ce luxe: les broussailles ne manquent pas dans les jardins de Haute-Roche! »

Cette ironie empreinte d'amertume fit mal à la jeune fille; une larme vint rouler sous ses longs cils noirs, mais elle ne voulut pas la laisser couler et l'y retint suspendue par un effort de volonté qui eût

fait honneur à un moins jeune courage.

« Adieu, mon frère, dit-elle, enfin. J'ai recommandé à la vieille Catherine d'aller demain matin de bonne heure à Haute-Roche, je suis sûre qu'elle aura bien soin de toi pendant mon absence. »

Les deux jeunes filles partirent, et Armand reprit le chemin de son habitation. En passant devant la chaumière de Catherine, il se souvint de ce que lui avait dit sa sœur, et entra chez la pauvre femme.

« Catherine, lui dit-il, ma sœur vous a chargée de venir à la tour pour me servir de ménagère; mais il a été décidé entre nous, tout à l'heure, que je profiterais du temps qu'elle va passer au couvent pour faire une visite chez un de mes amis. Ainsi, ne vous dérangez pas.

— Puisque c'est la volonté de monsieur le marquis (Catherine ne manquait jamais de joindre ce titre au nom de Haute-Roche), je n'irai pas à la tour demain. »

Armand reprit d'un pas rapide le sentier qui conduisait chez lui. Jamais la pensée de son isolement ne l'avait si vivement frappé. Cette existence, si peu en rapport avec l'époque à laquelle il vivait, lui pesait comme un fardeau qu'il n'avait plus la force de supporter. Il traversa presque en courant le jardin de Haute-Roche, dont l'aspect désolé lui serra le cœur et amena dans ses yeux des larmes; brûlantes; les derniers mots qu'il avait prononcés en quittant Louis la veille lui revinrent alors à l'esprit et s'échappèrent de son gosier en sons rauques et inarticulés.

« Non, non, dit-il, je ne me marierai jamais, ni à Carmen, ni à une autre... jamais! »

En passant la porte basse de la tour, son pied heurta la marche en ruine qui en formait le seuil. Il releva la tête et tressaillit: le ciel était sombre, des nuages d'un gris plombé, chassés par un vent de tempête et de giboulées, roulait des masses pesantes et gigantesques; il pensa que la nature elle-même conspirait contre lui,

en se montrant sous son plus sinistre aspect. L'ange de la résignation venait de s'éloigner de lui, sous les traits de sa sœur ; il eut peur de la solitude, peur de son dénûment ; les murs froids et lézardés de l'étroit vestibule lui semblaient chanceler sous les efforts impétueux de l'ouragan ; un frisson fiévreux agitait tous ses membres ; il franchit en une seconde l'escalier qui conduisait à sa chambre ; mais arrivé là il fut obligé de s'asseoir : son esprit troublé s'exalta jusqu'au délire ; une sorte de vertige s'empara de son imagination , et toutes ses actions , que ne dirigeait plus la plénitude de sa raison, devinrent une sorte d'instinct machinal. Ses yeux, qui erraient autour de lui avec une vague épouvante, s'arrêtèrent, par hasard, sur une boîte de bois des îles ; un écusson d'acier brillait sur le couvercle ; les armes de Haute-Roche y étaient gravées. Le jeune homme se leva en chancelant et ouvrit cette boîte, dernier débris d'un luxe disparu : elle contenait des pistolets damasquinés qui avaient appartenu à son père ; il les déposa sur la table. La nuit tombait, mais, à la lueur d'un dernier rayon du jour, le jeune homme se mit à examiner ces armes. Là, dans un tiroir, presque sous sa main, se trouvaient de la poudre et des balles ; les pistolets furent chargés et armés sans que la volonté d'Armand participât sciemment à cet acte de désespoir. Une douleur de tête, vive et poignante, ébranlait sa raison ; ses mains, qui tâtonnaient dans l'obscurité, rencontrèrent une des armes ; il la prit, l'éleva... une détonnation se fit, le bruit d'un corps tombant retentit sur le parquet... puis tout resta muet et sombre dans la tour de Haute-Roche....

Vers le milieu de l'année 1792, le marquis de Haute-Roche, le grand-père de Marie et d'Armand, dont la fortune était considérable, avait tout à coup renoncé à ses habitudes et quitté le roi, près du quel il s'était montré jusque-là le courtisan le plus

assidu. Retiré dans une petite maison, qui lui appartenait, faubourg Saint-Antoine, il y vivait au milieu d'une solitude absolue et ne reçut, pendant plusieurs semaines, que la visite d'un seul homme ; c'était un juif fort riche. Par un acte authentique, M. de Haute-Roche lui abandonnait pendant trente ans son splendide mobilier, ses vastes domaines, situés dans le nord-est de la France, moyennant une somme de quatre millions ; les meubles et les immeubles devenaient la propriété définitive du bailleur de fonds, si la somme prêtée n'était pas remboursée à l'époque dite.

Le monarque seul put rendre justice à la conduite extraordinaire du marquis, car ce fut dans ses mains royales que furent remis les deux premiers millions fournis par le juif. Ce singulier marché pourrait passer pour quelque chose de plus que de l'extravagance, et faire accuser le cœur de M. de Haute-Roche, car il avait sa femme et son fils, déjà émigrés en Allemagne ; mais dans l'âme de cet homme l'amour pour la royauté marchait avant l'amour de la famille ; et d'ailleurs il savait que son sacrifice ne serait pas perdu, que la cause du roi triomphant, le roi saurait bien rendre à la maison de Haute-Roche, avec des faveurs nouvelles, la fortune dont elle se dépouillait pour lui. Deux millions restaient entre les mains de M. de Haute-Roche et devaient être envoyés à la marquise. Mais la difficulté de faire passer des fonds à l'étranger était devenue insurmontable ; la mort du roi déterminale marquis à venir cacher les larmes qu'il versait sur le maître qu'il avait tant aimé, dans le vieux château dont sa famille tirait son nom, et qui, pour cela même, était le seul de ses immeubles dont il ne se fût pas dépouillé. Quelques intelligences entretenues sur la frontière, lui faisaient espérer qu'il pourrait rejoindre en Allemagne sa femme et son fils et leur porter lui-même les fonds qui, dans ces nouvelles circonstances étaient devenus

toute leur fortune. Arrivé à Haute-Roche, le marquis ne tarda pas à se convaincre qu'il lui serait impossible d'effectuer ce double projet. Une partie de l'armée de Sambre-et-Meuse, réunie sur ce point, rendait l'émigration impossible, en interceptant toute communication avec l'étranger; il revit ses anciens vassaux, se montra avec eux bon et généreux comme par le passé; mais l'esprit d'indépendance et d'égalité avait soufflé sur toute la France, sa présence éveilla des défiances de toutes sortes; il fut épié, traqué dans sa tour de Haute-Roche, et son or devenait pour lui une possession dangereuse. Le marquis se sentait d'ailleurs fatigué de cette lutte inutile... il prit son parti avec la résignation du désespoir.

Par imitation du monarque, plusieurs gentilshommes de cette époque s'étaient livrés à l'étude d'une profession manuelle; le marquis de Haute-Roche avait choisi la mécanique et la serrurerie; il examina les murs de la tour, et se convainquit qu'ils présentaient la capacité nécessaire pour y construire une armoire secrète, dans laquelle il pût déposer ses dernières richesses. Il consacra ses nuits à l'exécution de ce travail, dans lequel il se garda bien de se faire aider par qui que ce fût, et après des fatigues et de longues difficultés vaincues, il résulta de sa patience et de son habileté un véritable chef-d'œuvre de mécanique. Une vieille glace détamée, encadrée d'une boiserie massive, devint la porte de cette armoire: quiconque eût découvert le ressort qui la faisait mouvoir, malgré qu'il fût soigneusement caché dans les cavités poudreuses des moulures, eût été à l'instant même étreint par deux crochets de fer, qui s'avançaient comme deux mains intelligentes et animées.

Près des piles d'or rangées avec symétrie, le marquis déposa un papier, dans lequel il disait, en peu de mots, les circonstances qui avaient déterminé sa conduite; il achevait de tracer ces lignes, es-

pèce de testament adressé à sa femme et à son fils, quand des bruits de voix et un cliquetis d'armes parvinrent jusqu'à lui. Il comprit qu'on venait l'arrêter; prit à la hâte ses dernières dispositions, descendit l'escalier d'un pas ferme, ouvrit lui-même la porte de la tour et se remit d'un air noble et calme entre les mains de ceux qui venaient le chercher. On le conduisit à Paris, où il fut emprisonné, puis condamné, et mourut sur l'échafaud, comme on mourait alors, c'est-à-dire sans trembler ni pâlir.

Quand, après quinze ans d'émigration, la marquise de Haute-Roche revint en France; elle se trouvait chargée de deux enfants; son fils s'était marié en Allemagne à une jeune fille très-noble et très-pauvre, et la mort successive de sa bru et de son propre fils l'avait laissée le seul appui des deux orphelins. La veuve tourna alors ses regards vers cette tour de Haute-Roche, où son mari avait passé ses derniers jours de liberté; cette propriété tombait en ruines, mais elle appartenait toujours à la famille, car il courait de mauvais bruits parmi les paysans sur cette tour démantelée, et personne n'avait voulu l'acheter; madame de Haute-Roche s'y installa avec ses petits-enfants; bientôt elle s'habitua à son habitation: c'était une ruine, mais sa fortune son bonheur n'étaient-ils pas une ruine aussi?... Les deux enfants y grandirent, sans désirer d'en sortir. Un curé du voisinage donna à Armand des leçons de latin; il apprit à la petite Marie le français et l'histoire; la marquise leur transmit ses vertus et les manières dignes et nobles dont elle était elle-même un si bon modèle; puis elle mourut persuadée qu'elle avait fait pour eux tout ce qu'elle avait dû faire: les préjugés égarent presque autant que les passions! Nous avons vu comment la Providence imposait la pauvreté à ces enfants, qu'on n'avait pas appris à chercher la fortune dans le travail.

Revenons à Armand, que cette longue,

mais nécessaire digression nous a forcé d'abandonner, gisant sur le sol de sa chambre. Il s'était tiré un coup de pistolet vers les régions cérébrales; mais l'arme chargée outre mesure éclata, lui fit une large blessure, et la balle, allant frapper dans les moulures qui bordaient la glace, se porta précisément sur le ressort de l'armoire secrète; la violence du coup fit jouer le pêne; l'armoire s'ouvrit toute grande, et découvrit de nombreuses piles de louis, disposées avec ordre et régularité.

Mais Armand baigné dans son sang semblait sur le point de rendre le dernier soupir. C'était donc l'opulence sous le linceul, le luxe sur une tombe...

Une nuit froide s'écoula, et les premiers rayons d'une aurore lente et pâle trouvèrent le malheureux dans le même état, c'est-à-dire ne donnant aucun signe de vie. Tout paraissait fini en ce monde pour le jeune marquis de Haute-Roche, excepté les riches funérailles que sa sœur pouvait maintenant payer en son honneur.

Cependant Armand sortit peu à peu de l'état de léthargie dans lequel l'avait plongé la commotion et surtout la perte de son sang; il se réveilla persuadé qu'un long cauchemar l'avait agité; mais peu à peu aussi les impressions douloureuses qui s'étaient emparées de son âme, depuis le départ de Marie, se retracèrent à sa pensée; il se rappela la conversation qu'il avait eue la veille avec Louis, puis son isolement à la tour, son désespoir et cet accès de douleur qui avait frappé son cerveau; il porta la main à sa tête et l'en retira sanglante. Alors la terrible vérité se dressa devant lui. Chrétien sans foi, homme sans courage, il avait donc cherché la mort! Pâle, affaibli, Armand essaya de se soulever pour regarder autour de lui; mais ses yeux, qu'il s'efforçait de tenir ouverts, se refermèrent épouvantés car il voyait la continuation de son délire de la veille; il avait désiré de l'or, et, à la place

du vieux trumeau, se montrait une cavité profonde renfermant un trésor... Il se détourna pour ne plus le voir, mais une sorte d'attraction agissant sur lui il regarda encore... le trésor était toujours là. Par un effort suprême, il se releva, marcha en chancelant vers l'armoire, saisit une pile de louis, que sa main tremblante ne put contenir et qui roula sur le parquet... mais il avait épuisé ses dernières forces, et la vie parut l'abandonner de nouveau.

Quand il sortit de son second évanouissement, les premiers rayons d'un beau soleil de printemps éclairaient complètement sa chambre. Armand comprit enfin la réalité de son étrange situation; il devina ce qui s'était passé: il avait cherché la mort, et la fortune avait surgi du suicide... surgit d'un crime! mais, qu'importe?... pensait Armand; n'est-ce pas toujours la fortune? Il s'était mis à compter ses richesses, à calculer à quel degré d'opulence il était enfin arrivé; son horizon, si sombre, devint éclatant, radieux; sa place dans la société était retrouvée, sans que son honneur et sa dignité aient été compromis, car cet or devait lui appartenir? Comme pour répondre à cette pensée, la lettre du marquis frappa enfin ses regards; il la prit, la lut, et cette lecture donna le complément à la joie que son âme ne savait déjà plus contenir. Ainsi Carmen pouvait sans scrupule devenir sa femme.

Chère Marie, se dit Armand, elle va revenir! Quelle sera sa surprise! Puis, songeant à sa blessure, il se regarda et se fit peur; mais après avoir lavé, bandé sa plaie et réparé le désordre de sa chambre, il attendit avec assez de calme.

La journée s'avancait déjà, quand la porte du jardin cria en roulant sur ses gonds; Armand voulut descendre quelques marches, il ne le put, et Marie, qui montait l'escalier, s'arrêta épouvantée à la vue de son frère. Sans prononcer un mot, il lui prit la main et l'en-

traîna dans la chambre, dont il referma la porte. Alors plaçant sa sœur devant le trésor, en deux mots il lui dit ce qui s'était passé. Pendant ce temps, mademoiselle de Haute-Roche s'était emparée de la lettre de leur aïeul, et la posant sur son cœur, après l'avoir lue, elle semblait, par cette action si simple et si touchante, vouloir exprimer que cette portion de l'héritage commun était la seule qu'elle désirât revendiquer !

« O mon frère, lui dit-elle avec douleur, combien de prières je vais maintenant adresser chaque jour à Dieu, pour obtenir qu'il veuille te pardonner !

— Bonne sœur ! répondit Armand, je vais vivre heureux entre toi et Marie, anges qui chasseront le remords de mon cœur et conjureront la colère céleste.

— Madame Durmond doit savoir la vérité, Armand, reprit sa sœur.

— Alors tu lui parleras aujourd'hui même, Marie ; ton amie ne pourra me refuser, et sa mère te croira, quand tu l'assureras de mon repentir. »

En écoutant le récit du tragique événement qui venait d'arriver à la tour, madame Durmond, bien que frappée de ce qu'il avait d'étrange et de providentiel, ne laissa pourtant pas un seul instant son jugement s'égarer sur l'opinion qu'elle devait concevoir du fait en lui-même. La recherche d'Armand l'honorait sans doute, mais elle l'épouvantait bien plus encore. Aussitôt que mademoiselle de Haute-Roche se fut retirée, madame Durmond fit appeler Carmen.

Elle entra agitée et tremblante ; la singulière conduite de son amie, qui était repartie sans avoir demandé à la voir, lui faisait pressentir la nature de l'entretien qu'elle allait avoir avec sa mère, il lui semblait que quelque chose de solennel flottait dans l'air et l'enveloppait, qu'une crise allait enfin s'opérer dans sa vie.

Madame Durmond se montra parfaitement impartiale en redisant à sa fille tout ce qui s'était passé ; elle n'insista pas

sur la gravité du crime, mais elle s'abstint aussi de prononcer un seul mot en faveur du coupable. Pendant ce récit, la figure expressive de Carmen exprimait les sentiments qui la dominaient tour à tour, et quand sa mère, d'une voix calme mais grave, eut ajouté que M. de Haute-Roche demandait sa main, les lèvres pâlies de Carmen restèrent froides et silencieuses.

« Mon enfant, reprit madame Durmond, à qui ce trouble n'échappait pas, j'ai encore une autre confidences à te faire.... Louis désire ta main et me l'a demandée. Vois, juge et prononce... La fortune de M. de Haute-Roche... »

Sans doute madame Durmond, oubliant ses désirs et ses vœux secrets, allait exposer à sa fille les avantages et les inconvénients que présentaient ces différentes alliances ; mais elle s'arrêta en voyant Carmen venir par un instinct de confiante tendresse, s'appuyer sur la poitrine de sa mère, qui l'y tint longtemps pressée.

« Aide-moi, maman, parle pour moi ; car j'ai peur, ajouta-t-elle avec un indécidable accent d'hésitation et de frayeur.

— Je te comprends, mon enfant bien aimée ; l'un de ces hommes, celui vers lequel t'entraîne ton imagination, ton imagination seulement, entends-tu bien ! Carmen ; cet homme ne te semble pas un guide assez sûr, un appui assez ferme pour te conduire dans la vie ; mais j'ai pris soin de former ta raison, ma fille ; reprends l'empire de toi-même, examine la conduite de ces deux hommes selon le point de vue de notre religion d'abord, puis selon le monde, tu verras alors ce que chacun d'eux a su faire pour vaincre les difficultés de la vie et en supporter les épreuves. »

Marie leva sur sa mère un regard qui avait repris sa limpidité, puis elle dit :

« Voici ma main, prends-la, ma bonne mère, et donne-la à celui que tu chéris si tendrement.

— Alors, remercions Dieu qui t'inspire

d'avoir choisi ainsi, mon enfant, » s'écria sa mère toute joyeuse; puis après l'avoir embrassée, elle l'engagea à se retirer chez elle pour s'y reposer de ses émotions successives.

« Choisi! choisi! répéta Carmen dès qu'elle se trouva seule. Ma mère ne voit donc pas que son désir m'a décidée; comme son affection pour Louis l'aveugle!... Mais non, c'est moi, moi seule qui suis aveugle et injuste, reprit-elle en s'agenouillant devant son Christ. Merci, mon Dieu, de ne m'avoir pas inspiré un sentiment que peut-être je n'aurais su vaincre; mon cœur était libre encore, et j'ai véritablement choisi.

— Oui, mon enfant, n'en doute pas, dit madame Durmond qui venait d'entrer sans bruit, inquiète de la secousse qu'avait reçue l'âme de sa fille; c'est librement que tu te donnes à celui qui a le mieux suivi les deux préceptes sur lesquels les hommes doivent s'appuyer avec confiance, la patience et le travail. »

Une semaine entière venait de s'écouler. Carmen, assise à la fenêtre d'un rez-de-chaussée, vit tout à coup déboucher du chemin qui conduisait de la tour de Haute-Roche à la Pierreuse, deux chaises de poste qui s'arrêtèrent à la porte d'entrée. Mademoiselle de Haute-Roche et son frère descendirent de l'une de ces voitures et s'avancèrent ensemble jusqu'au vestibule; là, ils se séparèrent, Armand pénétra dans le cabinet de Louis, et sa sœur s'avança vers Carmen, qui, frappée du costume de voyage de son amie, venait au-devant d'elle avec un triste pressentiment.

Mademoiselle de Haute-Roche était pâle, mais son visage toujours beau avait

la même expression de douceur et de sérénité.

« Ma bonne Carmen, dit-elle en passant son bras sous celui de mademoiselle Durmond, je viens vous apporter mes vœux de bonheur et mes adieux. Je pars dans quelques minutes.

— Vous quittez votre frère! s'écria Carmen.

— Oui, il est là qui prend congé de votre famille, répondit mademoiselle de Haute-Roche; puis elle ajouta: Je vais sur la terre où reposent mon père et ma mère. Vous le savez, Carmen, je n'ai jamais aimé le monde, et c'est dans un couvent d'Allemagne que je vais me retirer sans regrets ni désirs. Oui, continua-t-elle d'une voix plus basse, une expiation était nécessaire... je la fournis... son père et sa mère dans le ciel, sa sœur sur cette terre, prieront Dieu d'écarter de cet infortuné le châtement qu'a mérité son crime.

— Adieu donc, dit Carmen d'une voix brisée et en posant ses lèvres sur le front qui s'inclinait vers elle. Adieu, mais n'oubliez pas que, quel que soit ici-bas ma destinée, moi aussi j'aurai quelquefois besoin des prières d'un ange. »

Et bientôt les deux voitures se séparèrent: l'une emporta Marie vers l'Allemagne, l'autre roula vers Paris.

Carmen est heureuse; Denise est mariée, et Louis a trouvé dans son beau-frère un associé intelligent et un aimable compagnon. Quant à M. Armand de Haute-Roche, il a les plus beaux chevaux, les tableaux les plus précieux, les chiens les mieux dressés, et par-dessus tout cela, le meilleur cuisinier de Paris.

M^{me} JULIETTE BÉCARD.

LE CHÈNE DE PÉTERHOF (1).

PAR JAWUBOVITSCH.

« O vieillard des forêts, à la haute encolure !
Confident des vieux bois où le scalde chanta,
Toi qui roules dans l'air ta verte chevelure
Comme un mât de vaisseau déployant sa voileure,
Dis-moi, grand chêne, dis, quel siècle t'enfanta ?

Te souviens-tu des temps lointains où sous ton ombre
Fumaient sur les autels la victime et l'encens,
Où résonnait la voix de quelque augure sombre,
Où les foudres du ciel t'accablaient de leur nombre,
Où tu couronnais rois des poètes puissants ?

— Né dans les bois profonds, sur l'eau des marécages,
Je n'ai pas vu d'augure et n'ai pas eu d'autel ;
Je n'ai jamais compté les assauts des orages,
Et, longtemps ignoré dans ces obscurs parages,
Je n'ai point couronné de poëte immortel.

Mais sur ma cime vierge un bel aigle naguère
Envoyait son bruit d'aile à l'écho murmurant ;
Puis, sur l'herbe où jadis dormait une eau vulgaire,
Après ses durs travaux de paix comme de guerre,
À mes pieds reposait, pensif, Pierre le Grand. »

Traduit du russe,

par le prince ELIM MESTSCHERSKI.

(1) Péterhof est un château de plaisance, construit sous Pierre le Grand au bord du golfe de Finlande, dans un endroit qui, à cette époque, était couvert de bois et de marais.

REVUE DES THÉÂTRES.

Reprise de *la Fiancée*, opéra-comique en trois actes, paroles de M. Scribe, musique de M. Auber.

Le théâtre représente un des boulevards de Vienne. Au fond, une allée d'arbres ; à droite l'hôtel de M. de Saldorf, chambellan de l'empereur ; au-dessus de la porte cochère est une fenêtre avec un balcon ; à gauche le magasin de madame Charlotte, lingère.

Henriette, une des demoiselles du magasin, doit le lendemain épouser Fritz, un jeune tapissier. Fritz est jaloux et croit qu'Henriette ne l'aime pas. « Qui donc alors m'obligerait à vous épouser ? lui dit-elle. — Personne, répond-il. — Mon père, un simple soldat, continue Henriette, eut le bonheur, dans une bataille, de sauver la vie au vieux comte de Lowenstein. Le comte obtint le congé de mon père, le nomma son jardinier en chef, et me fit élever au château avec son fils, Frédéric, plus âgé que moi de quelques années. Frédéric était si bon qu'il me traitait comme une sœur, moi, pauvre paysanne ; aussi, pénétrée de reconnaissance, je m'étais habituée dès mes jeunes années à le respecter, à le chérir comme le fils de mes maîtres. — Pas davantage ? demande Fritz. — Je le croyais... Cependant je ne pouvais m'expliquer le serrement de cœur que j'éprouvais quand il venait au château de belles et nobles demoiselles avec lesquelles Frédéric était si galant, si empressé... Et les jours de bal, lorsque ces jeunes comtesses, éclatantes d'attraits et de parures, dansaient avec lui dans le salon, tandis que moi et les gens du château les regardions de l'antichambre, je ne sais quelle tristesse venait me saisir ; je me trouvais au milieu de tout ce monde, seule, abandonnée et le désespoir au cœur. — Voyez-vous ça ! — Enfin, un jour, une jeune et

belle héritière, mademoiselle de Rethal, était au château ; au détour d'une allée, je l'aperçus auprès de Frédéric, il lui baisait la main. Je m'enfuis jusque dans ma chambre, et me jetant dans les bras de mon père, je fondis en larmes. Il ne comprit que trop bien la cause de ma douleur. « Notre jeune comte est fiancé à mademoiselle de Rethal, me dit-il ; d'ailleurs tutes de trop basse naissance pour être jamais sa femme ; il faut t'éloigner, il faut l'oublier, ma fille. » C'est alors que je vins dans cette capitale près de la comtesse de Rethal, près de sa fille, qui m'avait prise en amitié. — Et monsieur Frédéric ? — Il était colonel, et partit pour son régiment. Plus tard il fit la campagne de Russie, et l'on nous annonça sa mort ; deux ans après, les parents de mademoiselle de Rethal la marièrent au baron de Saldorf. Ma jeune protectrice me plaça chez madame Charlotte, et je ne passe pas de jour sans aller la voir. Si vous saviez quel ange de bonté, quel modèle de toutes les vertus ! Je retrouvai près d'elle le calme, le repos... Il y a un an, nous avons appris que M. Frédéric n'était pas mort, jugez de notre joie ! C'est alors que vous vous êtes présenté, et que, d'abord indifférente à votre amour, j'ai fini par en être touchée, par vous plaindre... — Serait-il vrai ? — Vous m'aimiez tant !... et il doit être si cruel de ne point être aimé de ceux qu'on aime ! Vous aviez l'aveu de mon père, celui de ma bienfaitrice... vous m'avez demandé le mien... J'ai compris alors quels étaient mes nouveaux devoirs, j'ai juré de faire le bonheur d'un galant homme qui me consacrait sa vie... Ce serment, je le tiendrai, monsieur Fritz, et vous aurez en moi une honnête femme. — Cette franchise-là me le prouve, répond Fritz, et je suis trop heureux. »

En ce moment le tambour bat le rappel; Fritz, qui est de la garde nationale, s'éloigne pour se rendre à son poste, et Henriette entre chez sa bienfaitrice.

Il est nuit; le baron de Saldorf sort en toilette; il va au bal dans l'hôtel voisin. Frédéric vient à passer; M. de Saldorf lui fait des reproches de ne l'avoir point encore vu. « J'ai grondé ma femme de ne pas vous avoir invité à venir nous voir, mais elle va vous écrire... Tenez, elle m'a obéi, » ajoute-t-il. En effet, un domestique sortait portant une lettre. M. de Saldorf la prend, la remet au colonel; puis il se rend au bal.

Frédéric s'empresse de lire cette lettre. Madame de Saldorf lui dit sa douleur lorsqu'elle l'a cru mort; elle aurait voulu vouer à son souvenir le reste de sa vie, mais son père lui ordonna d'épouser M. de Saldorf. « Une consolation me reste, ajoute-t-elle, celle de remplir mes devoirs. Qu'un autre hymen nous sépare, je le désire... jusqu'à, évitez les occasions de me voir, de me parler... »

Comme il achevait sa lecture, Henriette sort de l'hôtel : « Madame est plus tranquille, dit-elle, et veut que je rentre chez moi, que je dorme... Ah! mon Dieu! s'écrie-t-elle effrayée, qui est là?... — Cette voix que je crois reconnaître, dit Frédéric, n'est-ce pas Henriette? — Monsieur le comte! vous ici! à une pareille heure! — Mais toi-même? — J'étais restée auprès de madame de Saldorf qui est malade... elle a un peu de fièvre; cependant elle m'a renvoyée ainsi que tous ses gens; elle a voulu rester seule. — Seule! se dit Frédéric. Je ne te retiens pas, ma bonne Henriette, ajoute-t-il, demain nous nous reverrons. — Je sais, monsieur le comte, que ce matin vous avez eu la bonté de faire une visite à la fille de votre vieux jardinier. — Dis plutôt à une amie d'enfance... Oui, je voulais voir une amie... j'en ai bien besoin... je suis si malheureux!... — Vous qui avez tout en partage, la naissance, la fortune, l'estime publique! vous que chacun en-

vie!... — Ah! s'ils savaient ce que je souffre! — Vous! mon Dieu! — Demain nous causerons de toi; je veux embellir ton sort; tu sais que je suis toujours ton frère. — Ah! je n'ai rien à désirer! je suis heureuse, calme et tranquille... Mais ce n'est pas le moment de vous parler de mon bonheur, à vous qui avez du chagrin... A demain, monsieur Frédéric. — Bonsoir, Henriette, bonsoir! » Henriette met doucement la clef dans la serrure pour ne pas réveiller ses compagnes, et rentre chez madame Charlotte. Pendant ce temps, Frédéric, qui avait eu l'air de s'éloigner, entre dans l'hôtel, dont la porte est restée ouverte depuis la sortie d'Henriette.

Fritz passe à la tête d'une ronde; il chante :

Garde à vous! garde à vous!
Avançons en silence;
Surtout de la prudence,
Sur mes pas marchez tous.
Garde à vous!
Veillez d'un pas docile
Au repos de la ville;
Et vous, adroits filous,
Garde à vous!
Nous voici : garde à vous!

Et la ronde s'éloigne. M. de Saldorf sort du bal; il a joué un jeu d'enfer, il a tout perdu. La soirée cependant lui a paru charmante; mais c'est assez danser, il s'en va dormir. Il frappe à sa porte, le suisse l'ouvre, la referme, et on l'entend tirer les verroux. Au même moment Frédéric paraît sur le balcon : « Quelle imprudence j'ai commise, dit-il; pour avoir voulu la voir seule, je la compromets... Ah! sauvons-lui l'honneur! » Il attache sa ceinture d'officier au balcon, descend... la patrouille qui revenait l'arrête en criant : « Au voleur! au voleur! » A ces cris, M. de Saldorf sort de l'hôtel suivi de ses domestiques, et reconnaissant Frédéric : « C'est un ami, dit-il à Fritz, je me porte caution pour lui. » Prenant Frédéric à part, il ajoute : « Vous descendiez de ce balcon, de la chambre où repose une jeune ouvrière? — Je

ne dis pas non, » répond Frédéric avec trouble. Le malheureux ne sait pas qu'en sauvant l'honneur de madame de Saldorf il compromet l'honneur de la pauvre Henriette !

Les jardins de l'hôtel de Saldorf.

Henriette est parée de ses habits de mariée ; les gens de la noce dansent dans les jardins. Inquiet des suites de la scène qui s'est passée la veille, Frédéric vient, avant de quitter Vienne, savoir des nouvelles de madame de Saldorf : « Madame ne peut recevoir personne, elle est souffrante, lui fait observer Henriette. — Je ne demande pas à la voir, mais dis-lui que je suis venu m'informer de sa santé. — Je n'y manquerai pas. — Vas-y toujours. — Tout à l'heure. Madame assiste, ainsi que son mari, à la rédaction de mon contrat de mariage. — En effet, je n'avais pas remarqué ton costume. Comment, Henriette, tu te maries ? — J'espère bien, monsieur le comte, qu'en l'absence de mon père, vous me ferez l'honneur d'assister à mon mariage. — Oui, ma bonne Henriette. Quel est ton mari ? — M. Fritz, un tapissier. — Toi si jolie, si distinguée, et avec les talents que t'a donnés madame de Saldorf ! — Ma bienfaitrice m'a traitée comme son enfant, c'est peut-être un tort, car je ne suis que la fille d'un soldat, et je ne pouvais épouser que mon égal. Bientôt, monsieur le comte, j'espère que vous ferez comme nous. — Je ne me marierai jamais ! — J'ignore vos chagrins et ne puis les partager ; mais avec votre nom, vos richesses, qui ne serait heureuse et fière de vous appartenir ? — Bonne Henriette, c'est toi qui me consoles !... du moins tu seras toujours mon amie. — Dam ! je suis la plus ancienne, la première en date... Allons, mon jeune maître, du courage, vous ferez un mariage heureux, et vous donnerez votre pratique à mon mari. — Chère Henriette, j'espère mieux faire que cela ; c'est à moi de te doter. — Ma bienfaitrice s'est char-

gée de ce soin. — Je serai de moitié avec elle ; je vais en parler à M. de Saldorf. Mais en attendant, ô toi qui fus ma sœur, la compagne de mon enfance ! reçois de moi cette chaîne qui me vient de ma mère (il ôte une chaîne d'or qu'il avait à son cou et la passe au cou d'Henriette) ; reçois aussi le serment que je serai toujours ton frère, ton ami. » (Il l'embrasse sur le front.) Henriette se hâte de rentrer à l'hôtel pour signer au contrat.

M. de Saldorf, qui a vu cette scène, en plaisante Frédéric et ajoute : « Je ne m'étonne plus de vous avoir vu descendre de sa chambre par le balcon... » Frédéric ne comprend pas d'abord, mais jugez de sa douleur, quand il apprend que, sans le savoir, il a compromis Henriette. M. de Saldorf consent à garder le secret de cette aventure, puis il rentre à l'hôtel. Henriette en sort bientôt une lettre à la main. « Madame est plus mal que je ne croyais, dit-elle à Frédéric. Elle a cependant voulu vous écrire pour vous demander un service... quelque infortuné, sans doute, qui implore votre pitié à l'insu de monsieur le baron, car elle m'a dit de vous remettre ce billet sans lui en parler ; il ne contient que quelques lignes, et encore après les avoir écrites, elle s'est trouvée dans un état affreux. — Malheureux que je suis ! se dit Frédéric. — Lisez vite ! » continue Henriette.

Pendant qu'Henriette s'éloigne pour regarder M. de Saldorf qui cause avec Fritz, Frédéric lit ce qui suit : « Que s'est-il passé cette nuit après votre départ ? Quelle est cette arrestation dont j'ai entendu parler ? Si mon nom a été prononcé, s'il me faut perdre le seul bien qui me reste, si mon honneur est compromis, je n'ai plus qu'à mourir, et tel est mon dessein. Je serai dans le pavillon du jardin à deux heures, derrière la jalousie ; jetez-y votre réponse, et, dans le cas où votre imprudence n'aurait pas de suites, si mes jours vous sont chers, quittez-moi pour jamais. » — Et la réponse ? demande en revenant

la fiancée. — Je la ferai, répond Frédéric. Adieu, adieu! » Puis il s'enfuit. Le baron revient avec Fritz. Fritz remarque la chaîne d'or qui orne le cou d'Henriette. « On vient de me la donner, dit-elle. — Qui donc? — Moi! se hâte de répondre le baron. — Vous! monsieur, s'écrie-t-elle étonnée. — Taisez-vous donc! » lui dit-il tout bas. Puis s'adressant à Fritz : « Fais-moi le plaisir d'aller donner le coup d'œil du maître, afin de voir si rien ne manque au repas de noce. J'ai d'ailleurs quelque chose à dire à ta femme. » Fritz s'éloigne, mais il entre dans le pavillon et vient écouter. « Il faut aimer votre mari, mon enfant, dit M. de Saldorf à Henriette. — Aussi je l'aime. — Ses amis doivent devenir les vôtres. — J'ai pour eux le plus grand respect. — Il m'en faut un gage. » Il veut lui prendre la main, elle la retire avec effroi. « Vous n'étiez pas si sévère avec le jeune homme qui cette nuit sortait d'après de vous. — Quelle calomnie! » s'écrie-t-elle. Fritz, pâle, furieux, s'élance de sa cachette; les personnes de la noce lui apportent des bouquets; il les repousse, dit que son mariage est rompu, et répète qu'un jeune homme est sorti cette nuit de l'appartement d'Henriette. La pauvre fille a beau dire qu'elle est innocente... tout le monde s'éloigne d'elle avec mépris.

En ce moment deux heures sonnent à l'horloge de l'hôtel, et Frédéric s'avance. « C'est l'heure du rendez-vous, dit-il... elle est derrière cette jalousie... Mais que de monde... Ciel!... M. de Saldorf! »

Fritz désigne Frédéric comme celui qui est cause de la rupture de son mariage. « C'est une imposture! s'écrie le comte. — Vous l'entendez, dit avec joie Henriette. — Mais alors, reprend M. de Saldorf s'approchant de Frédéric, de chez qui donc sortiez-vous? » (On aperçoit la persienne qui s'entr'ouvre et laisse passer l'extrémité d'une écharpe bleue.) « Elle écoute, se dit Frédéric; elle est là... si je dis la vérité, elle expire. » Hors de lui, il regarde tour à

tour du côté d'Henriette et du côté de la jalousie. « Parlez! parlez! lui crie-t-on de toutes parts. (La jalousie se referme comme si la personne qui l'avait entr'ouverte fût tombée en faiblesse. Frédéric veut s'élancer de ce côté. Croyant qu'il cherche à s'enfuir, on le retient.) — De quel appartement sortiez-vous? répète avec force M. de Saldorf. — Eh bien! dit Frédéric cachant sa tête dans une de ses mains, et étendant l'autre du côté d'Henriette... c'était du sien! » Henriette pousse un cri et s'évanouit dans les bras d'une de ses compagnes.

L'intérieur d'un élégant magasin de lingerie.

Madame Charlotte n'est pas trop fâchée de ce qui se passe, car elle aime Fritz depuis longtemps, et le lui avoue. « Tant mieux! dit-il, pour la punir je vous épouserai, dussé-je en mourir de chagrin... La voilà! » Henriette s'avance, pâle, les yeux baissés. « Comment, mademoiselle, lui dit madame Charlotte, vous osez encore vous présenter dans une maison respectable? — Je n'ai rien fait, madame, qui puisse vous donner le droit de me traiter ainsi, dit-elle relevant la tête d'un air digne, ce n'est pas vous qu'il m'importe de persuader... c'est monsieur Fritz. — Comment monsieur le comte de Lowenstein vous accuse-t-il lui-même? reprend Fritz. — Je l'ai entendu et ne le puis croire. Je le sais, toutes les apparences sont contre moi; mais soyez assez généreux pour me défendre seul contre l'opinion qui m'accable. — Mam'selle Henriette!... — Vous n'aurez point à vous en repentir, ce sera acquiescer à ma reconnaissance des droits éternels... Oui, Fritz, je vous le jure par ce qu'il y a de plus saint au monde, je n'ai point trahi mes devoirs, je suis digne de vous. — Mais... écoutez donc! — Au fond du cœur, me croyez-vous? — Eh bien! dit-il en hésitant et regardant madame Charlotte qui lui souffle à l'oreille de ne pas être la dupe d'Henriette, eh bien! non! — Il suffit, il ne

m'importe plus maintenant de vous convaincre, toute affection est éteinte en mon cœur. — Vous l'avez voulu, dit Fritz, je reprends ma foi pour l'offrir à madame Charlotte, dont j'ai méconnu la tendresse; c'est elle que j'aime, que j'épouse... — Vous, mademoiselle, ajoute madame Charlotte, je vous donne jusqu'à ce soir pour chercher un autre asile, et je vais écrire à votre père les motifs de votre départ.

— Mon père ! dit Henriette restée seule. Ah ! de quel nouveau malheur vient-on m'épouvanter. Peut-être ses bras vont-ils se fermer pour moi. » Frédéric se présente. Je suis un malheureux que le remords accable, lui dit-il; j'ai détruit votre bonheur, celui de Fritz... mais vous ne saurez jamais les tourments que j'éprouve. — Pour adoucir vos chagrins, que j'ignore, j'aurais donné ma vie; mais mon honneur, celui de mon père, pouvais-je vous le donner ? — Je ne puis réparer mon crime sans en commettre un second... je suis le seul coupable, c'est à moi de me punir... j'irai loin de ma patrie chercher la mort que j'ai méritée... — Frédéric ! dit avec tendresse Henriette. — Retourne vers ton vieux père, qui jadis a sauvé le mien; porte-lui cet écrit, cherchez tous deux dans un asile éloigné le repos et le bonheur... Tu peux encore le retrouver, toi, tu n'as rien à te reprocher, lui dit-il à voix basse. — Cet écrit doit-il me justifier aux yeux de mon père ? — Cet acte est pour toi seule, c'est la donation de tous mes biens. — Ce ne sont pas vos trésors qu'il me faut, dit avec fierté Henriette rejetant l'écrit loin d'elle, c'est la vérité ! Ce matin vous disiez : *Je jure d'être toujours ton frère, ton ami.* — Apprends donc mon secret... »

M. de Saldorfs'avance; Frédéric's'arrête. « Ce secret n'est pas le mien, dit-il bas à Henriette... mais je te sauverai... Je vais revenir. » Le baron s'excuse auprès d'elle d'être la cause innocente de la rupture de son mariage. Apercevant le papier, il le ramasse, et voit que c'est la donation que Fré-

déric fait à Henriette d'une somme énorme. « Tiens, mon enfant, lui dit-il, voilà qui est à toi. — Je l'ai refusé, répond-elle en le déchirant, l'accepter, ce serait avouer que je suis coupable. — Je comprendrais que tu dises cela devant Fritz; mais j'étais présent lorsqu'on a arrêté Frédéric comme il descendait du balcon. — De quel balcon ? demande-t-elle étonnée. — Celui de mon hôtel, le balcon qui donne sur la chambre où tu as passé la nuit. — Mais je n'ai point passé la nuit chez vous; madame de Saldorf m'a renvoyée avant minuit. — Il n'y avait que ma femme dans l'hôtel, s'écrie le baron avec fureur... C'était pour elle !... »

Il s'assied, écrit à Frédéric : « J'abandonne à jamais une épouse coupable, et votre sang me rendra raison. » — Je comprends, se dit la désolée Henriette, je les ai perdus ! » Le baron va faire porter son cartel, Henriette l'arrête. « Je cherchais à me justifier, dit-elle; mais l'honneur me défend de souffrir qu'on accuse une autre de ma faute. — Celle que Frédéric aime, dit avec joie le baron. — C'est moi ! » En ce moment Fritz, madame Charlotte et les demoiselles de son magasin, qui étaient restées au fond, s'avancent et s'écrient. « Elle convient qu'elle est coupable ! — Je vous chasse de ces lieux ! » lui dit madame Charlotte. Henriette pâle et tremblante allait sortir pour cacher sa honte, on lui ouvre un passage... Frédéric paraît et la ramène par la main. « Qui oserait la chasser, s'écrie-t-il, quand je prends sa défense ? — Ah bien oui, reprend Fritz, il n'est plus temps, elle a tout avoué. — Oui, mon cher, reprend M. de Saldorf, elle a tout avoué... fort heureusement pour moi, qui, sur quelques mots mal interprétés, allais me brûler la cervelle avec vous. — Comment, dit Frédéric s'approchant d'Henriette avec confusion et respect, vous avez avoué... — Oui, monsieur, lui répond-elle se levant du siège où elle était tombée, et se soutenant avec peine, qu'importe la perte d'une pauvre

fille?... Je devais trop à ma bienfaitrice pour la laisser soupçonner... dites-lui que je n'oublierai jamais ses bontés... Maintenant, ajoute-t-elle à voix basse et avec une expression douloureuse, je crois qu'elle et moi nous sommes quittes. — Mais moi, Henriette, je ne le suis point envers vous, et je dois témoignage à la vérité. Oui, ajoute-t-il en élevant la voix, je l'aimais, j'en conviens; mais j'atteste que, toujours vertueuse, Henriette n'a rien à se reprocher, et qu'elle n'a d'autre tort que mon amour, qui l'a compromise. Henriette, lui dit-il en s'approchant d'elle, ces richesses

que ce matin je vous offrais pour réparer ma faute, vous les avez repoussées... les refuserez-vous encore de la main d'un époux ? »

Jugez de l'étonnement du baron, de la jalousie des demoiselles du magasin, en voyant leur compagne devenir comtesse, et de la reconnaissance d'Henriette, de son bonheur, quand Frédéric lui dit : « Je viens de faire connaître mes projets à ta bienfaitrice, elle les approuve... elle nous attend. »

M^{me} J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

MÉLANGES.

LE TEMPLE.

Ce nom seul, auquel se rattachent de sombres souvenirs qui seront éternellement debout à la place de la vieille forteresse des Templiers, éveille dans l'âme une tristesse involontaire, comme l'écho d'une prison, comme le glas des funérailles. Deux des plus grandes infortunes dont l'histoire ait jamais fait mention, planent, ainsi que des fantômes sanglants, à l'endroit où s'élevait cette tour fameuse, d'où sortirent, à près de cinq siècles d'intervalle, pour marcher à l'échafaud, les chefs de l'ordre du Temple et le roi Louis XVI.

En 1118, dix-neuf ans après que les croisés, sous la conduite de Godefroy de Bouillon et de Pierre l'Ermite, eurent conquis sur les Musulmans la Palestine et le tombeau de Jésus-Christ, neuf gentils-hommes chrétiens s'associèrent à Jérusalem pour protéger les pèlerins et combattre les infidèles; ils devaient, selon leurs statuts, garder le célibat, vivre en commun, et observer les autres préceptes de la vie monastique.

Ces moines-soldats furent appelés *Frères de la milice du Temple*, parce que leur logis était voisin du lieu où se trouvait autrefois le célèbre temple de Salomon, que l'empereur Titus avait renversé dans le sac de Jérusalem, et que l'apostat Julien avait tenté en vain de relever pour insulter aux prophéties des Juifs. On accusa les Templiers d'avoir renouvelé la tentative de Julien en rebâtissant ce temple avec des institutions et non avec des pierres.

Les membres du nouvel ordre se distinguaient des autres religieux par un costume plus militaire qu'ecclésiastique, dont l'épée et la cotte de mailles étaient les ornements obligés : suivant un pieux chroniqueur, leur dalmatique, longue robe de laine blanche avec une croix de drap rouge sur l'épaule, *les admonestait de ne pas craindre de répandre leur sang pour Jésus-Christ.*

Ils se multiplièrent rapidement, grâce à la protection des papes, des rois et des prélats; la jeune noblesse s'enrôlait en

foule dans cette sainte milice qui gagnait le martyre et le paradis; bientôt les belliqueux monastères du Temple, enrichis par la générosité des peuples, furent plus nombreux que les couvents de bénédictins, par toute la chrétienté.

La *maison du Temple* de Paris fut fondée vers le milieu du douzième siècle, sous le règne de Louis le Jeune, hors de l'enceinte de la ville, et l'espèce de faubourg qui se forma autour de ce monastère fortifié devint assez considérable pour prendre le titre de *Ville neuve du Temple*. Dans ces temps-là, les pauvres gens qui sentaient leur faiblesse aux vexations que tout puissant, noble ou prêtre, ne se faisait pas faute de commettre, cherchaient pour refuge quelque suzerain qui les défendait moyennant une redevance, et les comptait comme des esclaves ou des troupeaux désignés sous le nom humiliant d'*hommes de corps* ou *serfs*; mais du moins ces malheureux étaient sous une main protectrice, qui disposait seule de leurs biens et de leurs vies.

Philippe le Hardi, en 1279, accorda aux *religieux Templiers* le droit de *haute et basse justice* sur la *ville neuve du Temple*, et il exempta leurs *sujets* de la *taille* ou impôt royal, et du guet, ou service de la garde nocturne de Paris.

En reconnaissance des grands privilèges que leur avaient concédés les rois de France, les Templiers gardaient fidèlement, à l'abri de leurs remparts hérissés de tours, l'argent du fisc et le trésor des chartes de la couronne, lequel fut, plus tard, transféré à la Sainte-Chapelle.

Le Temple était alors en état de soutenir un siège, si les Normands du neuvième siècle fussent revenus faire leur dégât sous les murs de Paris; mais, à cette époque, les *pastoureux* et d'autres bandes d'aventuriers surpassaient les cruautés et les ravages des barbares du Nord.

Les Templiers avaient dans l'enclos de leurs murs une belle église construite sur

le modèle du temple de Jérusalem, et les bâtiments de leur monastère, où se tenaient les chapitres généraux de l'ordre, étaient si vastes et si somptueux, que le roi d'Angleterre, Henri III, à son passage à Paris, en 1254, aimait mieux loger au Temple qu'au Palais de la Cité, que saint Louis lui avait offert pour résidence.

Les rois de France avaient aussi un appartement réservé dans l'intérieur du Temple, et venaient y loger de temps à autre sous la foi des Templiers. L'aspect imposant de ce quartier-général de l'ordre, semblable à une citadelle, fut complété, en 1306, par l'achèvement de la maîtresse tour, dont les fondements avaient été jetés, un siècle auparavant, par frère Hubert, et qui, flanquée de quatre tourelles, dominait au loin le faubourg et la ville. Ce fut dans ce donjon inexpugnable qu'on déposa les archives de l'ordre.

Mais, au milieu de tant de prospérités, cet ordre guerrier touchait à sa ruine. L'orgueil et la licence s'étaient accrus avec le pouvoir et la richesse parmi les Templiers, qui possédaient des terres immenses et jusqu'à neuf mille maisons, la plupart fortifiées. Les rois chrétiens craignirent pour leurs couronnes.

Philippe le Bel avait conçu contre les Templiers une haine mortelle dont les véritables motifs ne sont pas connus. Le pape Clément V, qui devait la tiare à ce prince, fut l'instrument servile de cette haine; l'orage éclata inopinément sur l'ordre, et l'écrasa en un seul jour.

Tous les Templiers de France furent arrêtés le 13 octobre 1307, et leurs domaines séquestrés entre les mains du roi; le chef de l'ordre, le grand-maître, Jacques de Molay, avait été attiré de l'île de Chypre sous de faux prétextes; on le saisit au Temple de Paris avec cent cinquante-quatre de ses chevaliers.

Le procès de l'ordre et de ses membres fut instruit par les commissaires du pape et du roi; ces *inquisiteurs* rivalisèrent de

zèle et d'iniquité : on chargea les accusés des crimes les plus atroces et les plus invraisemblables; on prétendit qu'ils étaient vendus aux mahométans, qu'ils adoraient les idoles, qu'ils se livraient à des vices infâmes; à force de tortures, on leur arracha des aveux que le grand-maître et les principaux chevaliers désavouèrent ensuite, en appelant de l'injustice de leurs persécuteurs à la justice de Dieu.

Une multitude de Templiers furent brûlés vifs au faubourg Saint-Antoine, à Saint-Denis, et dans beaucoup d'autres lieux; puis, le vénérable Jacques de Molay, qui ne voulut pas survivre à ses frères, ni confesser les impiétés absurdes qu'on leur imputait, monta à son tour sur le bûcher, dans une petite île de la Seine, laquelle aujourd'hui, réunie à l'île de la Cité, forme le môle du Pont-Neuf, et supporte la statue de Henri IV. Cette statue, érigée au meilleur des rois, ressemble à un monument expiatoire destiné à effacer un acte sanglant de la royauté.

Le peuple, qui prend volontiers le parti des opprimés, regarda Jacques de Molay comme un martyr; le pape Clément mourut quarante jours après le supplice du grand-maître, et le roi Philippe, au bout d'une année : le bruit se répandit que, du milieu des flammes, Jacques de Molay expirant avait *ajourné* ses deux bourreaux dans ce double délai par-devant le tribunal de Dieu.

Philippe le Bel s'était emparé du magnifique mobilier de l'ordre du Temple, non sans en donner une part au pape, son allié et son complice; les terres et les maisons, la plupart du moins, furent attribuées à l'ordre religieux et militaire de Saint-Jean de Jérusalem, rival heureux de l'ordre du Temple; les robes noires et les croix blanches des chevaliers de Saint-Jean, appelés plus tard chevaliers de Rhodes et de Malte, remplacèrent les robes blanches et les croix rouges des Templiers; mais la forteresse et tout le quartier du Tem-

ple ont conservé ce nom jusqu'à nos jours.

Les chevaliers de Saint-Jean héritèrent aussi des droits et franchises de leurs devanciers, et l'on voyait encore, avant la révolution, au coin des rues du Temple et des Vieilles-Audriettes, les restes de l'échelle patibulaire, signe de la *haute-justice* des seigneurs du Temple, qui avaient le droit de faire rendre par leur bailli et exécuter par leur bourreau des sentences capitales en dehors de la juridiction du Parlement de Paris.

Plusieurs tours du Temple et les bâtiments habités par les membres de l'ordre de Malte furent démolis successivement aux dix-septième et dix-huitième siècles, et remplacés par des constructions modernes. Il y avait, en outre, dans l'enclos, quelques grands jardins et différentes maisons, que l'ordre de Malte, déchu de sa grandeur et de sa fortune, louait à des marchands et à des ouvriers, intéressés à s'établir sur un territoire qui avait conservé ses anciens privilèges d'affranchissement de taille et du guet.

Depuis la décadence de la puissance musulmane, l'ordre de Malte, destiné à combattre les ennemis du Christ, avait perdu toute utilité. Après les événements de 89, les propriétés de cet ordre devinrent des domaines nationaux comme les autres biens ecclésiastiques, et la Convention, à la suite de la journée du 10 août, où Louis XVI fut précipité du trône, envoya ce malheureux roi et sa famille dans la grosse tour du Temple.

Le vertueux et faible prince, victime des fautes de ses ancêtres et des circonstances formidables qui poussèrent la France sous le régime de la *terreur*, ne quitta sa prison que pour aller porter sa tête sur la place de la Révolution.

Ce fut aussi dans les ténèbres de cette tour fatale que fut prisonnière la belle et malheureuse Marie-Antoinette et que languit et s'éteignit, après la fin tragique de

son père et de sa mère, le jeune Dauphin, fils de Louis XVI, pauvre enfant que les mauvais traitements de ses geôliers avaient frappé à mort.

La tour du Temple fut abattue sous l'Empire, comme pour effacer la mémoire de cette royale captivité, et les dernières traces de l'antique enceinte disparurent avec ce donjon, aux fenêtres duquel on croyait toujours voir la tête de la comtesse de Lamballe promenée au bout d'une pique, et les augustes prisonniers reculant d'horreur à ce spectacle.

Une communauté de bénédictines fut installée par la Restauration dans le palais du grand-prieur de Malte, en faveur de l'ancienne abbesse de Remiremont, la

dernière princesse de Condé, afin que la religion eût un sanctuaire dans un lieu consacré par les souffrances et la résignation chrétienne des prisonniers du Temple.

Dès 1802, on avait ouvert dans l'enclos du Temple une espèce de foire perpétuelle, peuplée de fripiers et de revendeuses, hangar rempli de vieilles hardes, de vieux oripeaux, hideuses catacombes où s'entassaient les dépouilles fanées de nos modes éphémères, et où le pauvre vient acheter la défroque usée du riche pour en faire sa parure des *bons jours*.

Voilà ce qui tient aujourd'hui la place de la commanderie des Templiers et de la prison de Louis XVI.

P. L. JACOB, *bibliophile*.

ÉNIGME GÉOGRAPHIQUE.

Sans porter atteinte à la vérité, je pourrais dire que j'ai un million de bouches, deux millions de bras, et que mon corps couvre une superficie de plus de 31 kilomètres; mais l'imagination se figurerait de suite un monstre hideux, tandis que tout au contraire, je suis une des plus belles choses du monde. Ma splendeur n'est jamais plus grande que lorsque le soleil m'éclaire; cependant on vient généralement me voir lorsqu'il a cessé de briller pour moi. Les sauvages même, aussi bien que les hommes civilisés, sont frappés d'admiration à la vue de mes innombrables beautés, j'exerce une telle fascination qu'on ne me quitte qu'à regret, et beaucoup ne pourraient vivre loin de moi. Je brave les efforts du temps, ce destructeur impitoyable, et à mesure que les années s'accumulent sur mon existence, je parais toujours plus jeune, plus aimable et plus parée, chaque siècle me laissant

de merveilleuses traces des progrès des sciences et des arts. J'ai donné le jour à un grand nombre d'hommes de génie, beaucoup reposent près de moi du sommeil éternel, et il en est bien peu qui ne soient venus me visiter et me payer le tribut de louanges que je mérite : car ma puissance égale ma beauté. Je régente intellectuellement le monde; sans ma sanction toutes choses ou sérieuses ou frivoles sont sans valeur; j'édifie, je détruis les réputations, aussi tous les êtres avides de gloire attendent-ils mes arrêts avec anxiété. Le bruit, la vie brillante, le fracas, semblent régner souverainement dans mon intérieur... c'est une illusion; je protège également l'existence modeste, sage et studieuse. Plus qu'aucune de mes sœurs j'offre aux âmes vertueuses et simples des jouissances selon leur goût; et à toutes les misères, à toutes les infirmités humaines,

des secours, des refuges qui attestent que les qualités brillantes n'excluent pas les solides.

Au reste, combien d'opinions contradictoires n'y a-t-il pas sur mon compte ? Ceux qui se sont occupés de rechercher l'époque de ma naissance, les auteurs de mes jours et même l'origine de mon nom, sont en grand désaccord ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'à différentes époques j'ai

subi de terribles désastres, et cependant la valeur de mes enfants n'a jamais failli. Ce n'est qu'à l'aide de leur grand nombre et de leurs ruses que mes ennemis ont réussi à m'imposer momentanément leur joug ; mais je n'ai plus à craindre le retour de pareils malheurs, je suis protégée par de formidables gardiens, et j'ai maintenant une ceinture qui me rendra imprenable.

M^{me} EDMÉE DE SYVA.

CORRESPONDANCE.

Une grave inquiétude s'est emparée de moi, je vais te la confier. Du temps de nos grand'mères, les demoiselles de province étaient, dit-on, mal mises, c'était la faute de leur couturière ; embarrassées, cela venait de la certitude qu'elles avaient de n'être pas aussi élégantes que les jeunes filles de Paris ; mais dès qu'elles portaient une robe bien faite, elles prenaient vite les bonnes manières, car elles n'en avaient pas de mauvaises ; mais à présent, grâce aux gravures de modes, qui sont si rarement l'expression de la mode, grâce aux nombreux journaux qui leur servent d'enveloppe, les demoiselles de province vont tomber dans un autre inconvénient, je m'en aperçois aux lettres que quelques-unes m'écrivent. Celle-ci me demande son petit nom en grosses lettres, afin de le broder à la corne de son mouchoir, et ce nom, qui ne doit être su que de son père, de son frère, le sera du premier venu qui l'aura rencontrée dans la rue. — Parce qu'un dessinateur, qui ne connaît rien des usages du monde, aura trouvé qu'un bouquet cela faisait bien à la main, au corsage, une demoiselle de province croira qu'elle peut se permettre de porter un bouquet, elle qui ne doit en recevoir que de son fiancé, et encore dans les huit jours qui précèdent son mariage. — Celle-là, parce qu'on joint à ces journaux

des valse et des polkas, croira que toutes les demoiselles valsent. Tu seras de mon avis, il n'est pas convenable de tourner à en perdre la respiration, soutenue sur le bras d'un étranger, et sa main dans la sienne ; au moins, pour danser un quadrille, on n'a plus besoin de se toucher la main, c'est un usage que je trouve très-digne et qui en même temps a très-bonne grâce... Voilà, ma chère, ce qui me préoccupe : je crains que les demoiselles de province ne tombent dans l'excès opposé à celui dont on accusait nos grand'mères... mais tu m'aideras à les retenir au bord du ridicule ; tu leur diras... tu leur diras de consulter leurs frères.

Pour me distraire, je viens travailler avec toi à notre planche XI.

Le n° 1 est un dessin de mouchoir qui se brode au plumetis, se festonne tout autour, et se garnit d'un picot. Les grands ronds se font comme des pois, les petits comme des œillets, et les rosaces se font pleines, entourées d'un cordonnet.

Si tu trouves ce dessin trop riche, diminue-le de un, deux ou trois rangs de ces guirlandes.

Ce dessin peut encore servir pour une robe de baptême.

Le n° 2 est un dessin pour jupon, pour

peignoir ou pour camisole de nuit; il se brode au plumetis.

Le n° 3 est le dessin pour tabouret de piano que tu m'as demandé depuis si longtemps. Cette grosse rose, entourée de son feuillage, est très-bien jetée; l'ornement qui l'entoure est d'un très-bon effet. J'ai vu ce dessin exécuté dans le magasin de M^{lle} Chanson.

Les n°s 4 indiquent les signes qui représentent les couleurs employées dans cette tapisserie.

Le fond se fait blanc, et, en dehors de cet ornement, le fond se fait chocolat.

Ce dessin peut aussi servir pour fond et pour dossier de chaise et de fauteuil.

Sans l'ornement qui l'entoure, cette rose, semée dans un fond bleu, blanc, jaune, chocolat, serait très-riche pour le fauteuil à la Voltaire dont tu m'as parlé.

Le n° 5 est la moitié du dos d'un mantelet.

Le n° 7 est l'un des devants.

Le n° 6 est la moitié de la garniture.

Ce mantelet se fait en petit drap noir ou gris muraille, en mérinos noir ou bleu joinville; il se ouate et se double de soie pareille. Tu réunis, sur l'épaule, le dos au devant, par un passepoil fait avec l'étoffe du dessus; tu couds, tout autour du mantelet, un passe-poil pareil, puis autour du bas du modèle n° 6. Tu couds ce modèle au mantelet: l'étoile contre l'étoile, le rond traversé d'une barre contre le rond traversé d'une barre. Les devants et le tour du cou se garnissent d'un galon cousu à plat.

Ce mantelet est *très-bien porté*. En style de marchand cela veut dire qu'il est porté par des personnes distinguées par leur position sociale et leur élégance.

Le n° 8 est la moitié du dos de la figurine en robe rose; tu auras soin de tailler la pièce de côté du dos ainsi qu'elle est placée; si c'est une étoffe unie, tu seras sûre qu'elle sera bien dans le même sens; si ce sont des raies ou des carreaux, tu seras sûre que raies et carreaux se trouveront à leur place.

Le n° 9 est un des devants et sa pièce de côté, laquelle se taille en biais, c'est-à-dire de manière que le droit fil soit dans le sens de cette flèche.

Tu ne mets de passe-poil qu'autour de l'entournure, au haut, et au bas du corsage, en ayant soin, lorsque tu en es à la couture sous le bras, de tirer un peu le biais qui se trouve le long de la pièce de côté du devant, afin de la rélargir et qu'elle puisse recouvrir les plis de la jupe sans faire relever le corsage.

On garnit de ouate, entre le dessus et la doublure, la partie de la pièce de côté qui se trouve comprise entre les n°s 13 et 25 jusqu'au haut de cette pièce; cela fait que la couture qui est sur la poitrine se tient droite.

Le n° 11 est un rébus.

Celui du dernier numéro est: *Chaque jour amène son pain*. C'est trop facile, n'est-ce pas? Mais je n'étais pas fâchée de te faire passer en revue une foule de proverbes illustrés. A présent que tu sais *tes lettres hiéroglyphiques*, je vais te donner des phrases plus difficiles.

J'ai deux mots à te dire sur nos figurines. La jeune personne qui lit a une robe de taffetas rose, parce que c'est plus joli sur le papier; mais je ne te conseille ce costume qu'en taffetas gris, gros bleu ou vert. Cet été, sur une robe blanche, à manches courtes, ce tablier rose sera charmant.

La robe de taffetas rayé est faite, quant au dos, sur le modèle n° 8, planche XI, quant au devant, sur le modèle n° 9, planche II, ainsi que les manches taillées sur le modèle n° 8, mais longues seulement de 32 centimètres, et en les diminuant jusqu'au chiffre 22.

Les manchettes sont en étoffe taillée en biais, à peine froncées.

Les petites filles sont charmantes avec ce surcot qui leur serre la taille et s'arrondit sur les hanches. Je t'ai envoyé ce modèle, planche VI, n°s 10-11-12, sous le nom de katzaweck.

Le velours est en faveur. Avec des petits velours noir, gros-bleu, vert ou ponceau, on garnit des bonnets du matin en mousseline et dentelle blanche; des petits bonnets habillés en blonde et tulle blanc; on en couvre les plis des capotes; on taille une petite marmotte de tulle noir dont on arrondit la pointe et les deux bouts, on coud tour à tour deux ou trois petits velours noirs, espacés entre eux de 1 centimètre, à cette marmotte on coud tout autour une dentelle. Les dames arrêtent cette marmotte de chaque côté avec une agrafe de quatre à cinq roses, sans feuilles.

Les étoffes écossaises ne se voient plus en robes ni en camails.

J'ai remarqué un bonnet habillé qui ne m'a pas paru difficile à faire. D'abord, taille un rond de tulle noir ou blanc de 30 centimètres de diamètre, garnis-le d'une dentelle noire ou blanche, haute de 4 centimètres cousue à plat. Prends un fil d'archal, place-le sur ta tête; fais-le descendre de chaque côté sur tes joues; remonte-le pour réunir derrière les deux bouts de ce fil d'archal, tu en coupes un, et l'autre tu le fais revenir sur ta tête pour aller se tourner avec le bout qui est resté derrière. Tu couds ce fil d'archal sur une tresse de paille, que tu recouvres d'un biais de velours noir. Tu places cette carcasse de bonnet sur la tête de ta mère, des deux côtés de sa figure, tu attaches sur cette carcasse deux touffes de roses, ou bien deux rosettes de ruban; tu prends le rond de tulle, tu le poses sur sa tête, tu formes à peu près quatre plis derrière et tu les arrêtes avec des épingles, aux rosettes de ruban ou aux fleurs, et sur le biais de velours. A présent que ce bonnet sied à l'air de sa figure, enlève-le, et remplace chaque épingle par un point, passé au bord de la dentelle et de manière à ce qu'il ne se voie pas. Pour ta grand'maman tu peux monter ce bonnet sur un fond de tulle blanc ou noir.

Dans la rue on porte les jupes des robes

moins longues. Tant mieux! pour trois raisons: cela forcera à être mieux chaussée, cela usera moins de robes, cela sera plus propre.

A présent, viens avec moi, allons nous promener; il fait si beau! et puis on va si loin en peu de temps... Fais-toi belle! mets une robe de mérinos gris-forcé, avec un mantelet de velours noir, un chapeau de velours pareil, et un tour de tête dont la ruche de tulle blanc est entremêlée de petits velours bleus; moi j'aurai une robe de drap noir, le camail en étoffe pareille, et une capote de reps bleu, ornée de velours noir. Prends mon bras, que je te fasse les honneurs de nos boulevards, marchons sur l'asphalte. Parmi toutes ces maisons bourgeoises, il en est plusieurs qui seraient des monuments, à en juger par les dorures et les sculptures dont elles sont ornées; les magasins font assaut de vêtements confectionnés; là chaque femme essaie et achète à coup sûr, sans craindre la distraction d'une couturière; les marchands tailleurs ont des fleurs et des portières en velours sous leur péristyle; les petits gâteaux de toute forme étalent leurs fruits, leurs crèmes et leurs vives couleurs; les corbeilles des bouquetières embaument l'air du parfum des violettes et des roses rouges; les passages, les cafés reçoivent et rendent les étrangers, et les descœuvrés; les petites mères se promènent les unes tenant leur enfant par la main, les autres, à côté de la nourrice qui porte le nouveau né... il est deux heures... entrons. — Mais où? — Suis-moi dans cet escalier, sur ce tapis... Montons encore... donne-moi la main. — J'ai peur! je n'y vois goutte... — Assieds-toi dans ce fauteuil de velours, à clous dorés. — Où suis-je? — A la Chine. Et comme tu ouvres de grands yeux, et que le plaisir de voir t'ôte le désir de parler, j'en profite pour te dire à l'oreille :

« Nous sommes au bord du canal de Honan, à Canton. Cette province, surnommée le *Jardin de l'Empire*, est des plus pitto-

resques par son sol et par la diversité architecturale de ses monuments. On dit qu'elle fut le berceau de Fo-hi, fondateur du Céleste-Empire.

Le canal de Honan fait partie d'un des faubourgs de Canton et conduit au port. Cette ville est le seul lieu où les étrangers puissent négocier, le reste de la Chine leur étant interdit.

Tu vois le canal et ses bords. Le ciel me paraît d'un beau bleu lapis, deux petits nuages blancs, déchiquetés, courent l'un après l'autre; les eaux du fleuve, d'un gros vert argenté, ont leurs petites vagues agitées, irritées; des barques, villes flottantes où logent des familles entières, sont immobiles sur les eaux. Celle-ci, sans doute l'habitation d'un pêcheur, a, suspendue à son mât, l'image d'un énorme poisson. Celle-là, dont le toit de sa longue cabine est couvert de caisses de fleurs, reflète ses diverses couleurs dans les eaux; les maisons qui, à droite et à gauche, bordent ce canal, sont toutes de forme, de couleur et d'aspects différents, on dirait d'élégants surtouts de table, de jolies boîtes à bonbons; les toits, en forme de pavillons (chinois), sont relevés aux quatre angles par des imitations de feuillages fantastiques. Des stores aux vives couleurs, des balcons en fer forment des dessins (chinois), partout des porcelaines et des fleurs (chinoises). Suis de l'œil ce canal, qui recule à perte de vue. Au bout est situé le temple qui sert d'asile à la prière et aux pauvres voyageurs; plus loin encore, vers la gauche, est la pagode jaune. La plupart des villes chinoises sont placées ainsi au bord des lacs, des rivières et des canaux. Nous sommes arrivées tard, à ce qu'il me paraît, car la nuit laisse tout doucement tomber son voile; le ciel, d'un bleu indigo, paraît couvert d'étoiles; à toutes les fenêtres, sur tous les balcons, voilà de graves Chinois et de frêles Chinoises; suspendues à chaque porte, à chaque fenêtre, à chaque barque, apparaissent des lanternes, rondes ou longues, formées de papiers de

différentes couleurs, sur lesquels sont peints des personnages, des fleurs ou des animaux... (chinois). Les eaux sombres du canal reflètent en tremblotant les lumières. Les grosses cloches sonnent en faux-bourdon, en carillon; des petites cloches jouent des airs... (chinois). Ce spectacle me paraît très-curieux, très-intéressant... Je te dirai que nous assistons à la plus grande fête du pays, qui a lieu le 15 du premier mois de chaque année : *la fête des lanternes*; en voici l'origine.

On dit que la fille d'un mandarin étant tombée dans un fleuve, le mandarin fit allumer un grand nombre de lanternes et chercha sa fille toute la nuit; le peuple, qui avait une profonde vénération pour ce magistrat, alluma aussi des lanternes et chercha avec lui... l'enfant ne fut pas retrouvée. Lorsque l'anniversaire de cette mort arriva, le peuple voulut répéter cette marque de son attachement envers le mandarin, et alluma de nouveau des lanternes: chaque année la cérémonie se renouvela et devint ensuite une fête nationale. Ce jour-là le vaste empire de la Chine s'illumine d'un bout à l'autre avec des lanternes de toutes formes et de toutes couleurs.

Je t'avais conduite au DIORAMA. *La fête des lanternes* est le dernier tableau que vient d'exposer M. Bouton, dont les habiles et magiques pinceaux nous font visiter tous les lieux, tous les monuments les plus curieux du globe.

Et nous sortîmes enchantées, moi, doublement, car j'avais réuni ta joie avec la mienne!

Hélas! pourquoi cette promenade n'est-elle qu'une fiction? Adieu, à bientôt!

M^{me} J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

P. S. Tu sais que l'année prochaine une édition à 10 fr. aura dix planches ordinaires et dix grandes planches, ce qui me permettra de te donner tous les dessins de tricots, crochets, fleurs, broderies, patrons et tapisseries que tu pourras désirer.

ÉPHÉMÉRIDES.

LE 12 NOVEMBRE 1437, ENTRÉE DE CHARLES VII, ROI DE FRANCE, A PARIS.

Charles VII rentrait dans sa capitale reconquise sur les Anglais, si longtemps maîtres d'une grande partie de son royaume. *Le Cérémonial français* donne les détails suivants sur cette solennité : « Après le prévôt des marchands et l'échevin, suivaient des personnages représentant les sept péchés mortels et les sept vertus : foi, espérance, charité, justice, prudence, force et tempérance, montées à cheval, habillées selon leur propriété. Le roi ayant passé la porte Saint-Denis vint au Ponceau, où était une fontaine, et sur icelle un pot couvert d'une fleur de lys, laquelle, du haut de ses trois feuilles, jetait vin et eau en abondance : dans cette fontaine se promenaient deux dauphins ; dessus cette fontaine était une terrasse, sur laquelle on voyait l'image de saint Jean-Baptiste, montrant l'*Agnus Dei* tout entouré d'un chœur de musiciens, habillés en forme d'anges, chantant en toute mélodie. Devant la Trinité était un grand théâtre, sur lequel étaient re-

présentés les mystères de la passion et Judas faisant sa trahison : ces personnages ne parlaient pas, mais représentaient ces mystères par gestes seulement. Devant le Saint-Sépulcre était un autre théâtre, où furent représentés la résurrection du Sauveur et son apparition à la Magdelaine. A la porte de Sainte-Catherine, derrière Sainte-Opportune, était un autre théâtre où était le Saint-Esprit descendant sur les apôtres et disciples. Devant le Châtelet était un grand rocher et terrasse couverts d'un bocage et pâtis agréable où étaient des pastoureux avec leurs brebis recevant, par l'ange, les nouvelles de la nativité de notre Rédempteur et en chantant *Gloria in excelsis Deo*, et au-dessous l'arcade du dit rocher était un lit de justice où étaient assises la loi de grâce, la loi écrite et celle de nature ; et plus loin étaient représentés le paradis, le purgatoire et l'enfer ; et au milieu l'archange saint Michel pesant dans une balance les âmes des trépassés. »

MOSAÏQUE.

D'après les calculs d'un philologue anglais, voici le rapport des parties élémentaires dont se compose la langue anglaise moderne : 6,621 mots latins, 4,361 français, 2,060 anglo-saxons, 660 grecs, 229 italiens, 117 allemands, 111 gaulois, 83 espagnols, 81 danois, et 18 mots d'origine arabe, lesquels sont tous plus ou moins modifiés, dont on a fait des dérivés, et auxquels on a fait subir une multitude de transformations conformes au génie de la langue anglaise.

Il n'est pour l'homme qu'un vrai mal-

heur, qui est de se trouver en faute et d'avoir quelque chose à se reprocher.

LA BRUYÈRE.

Quand les princesses disent d'eux-mêmes la vérité, ils forcent tout le monde à la leur dire.

Le grand secret de la vie est de se proposer un digne but et de ne le perdre jamais de vue.

CHRISTINE, reine de Suède.



Dessiné par L. Levert.

Gravé par Tailland.

Journal des Demoiselles.

15^e année.

N^o 1.